



J'ai vu...



**AU TRIOMPHE
DE S^T-CYR**

Un S^t-Cyrien en Jeanne d'Arc

F° P 47

J'ai vu.



Exiger ce portrait

MALADIES DE LA FEMME LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de métrite.

Celles-ci ont commencé par souffrir, au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées. Elles ont été sujettes aux Maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux

Idees noires. Elles ont ressenti des élançements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise sans qu'il soit besoin de recourir à une opération. La Jouvence de l'Abbé Soury guérit sûrement, mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur. Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIENITINE des DAMES, 2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt. Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la Jouvence de l'Abbé Soury à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibrome, mauvaises Suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc. La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco. Les 4 flacons franco gare contre mandat-poste 20 fr. adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER. (Notice contenant renseignements gratis.) 436.

PETIT DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire ses toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne pèse que 95 grammes.

Ce Dictionnaire est orthographique ; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Jamais dictionnaire orthographique aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

PRIX 2 fr. 50 net

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la Patrie.

Brochure gratis contre timbre

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var)

PELADE NOTICE GRATUITE
BENIT, pharmacien
23, rue Matabiau, Toulouse

POUR RÉUSSIR EN TOUT par l'hypnotisme.
Notice 0 fr. 20.
W. FILIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).



COMPTOIR PHILATÉLIQUE

44, Rue Talibout, PARIS

Prix courant gratis et franco

Achat au PLUS HAUT PRIX

de Collections, Lots et vieilles Corresp.

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale Notice gratis.
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

Éviter l'équivoque sur les qualités
special non silicaté 25 fr. le postal de 10 kg.
cuit extra-pur 72% 38 fr. 50
de table extra-douce 64 fr. — —
d'olive pure super. 68 fr. — —
CONTRE MANDAT-POSTE A
PIGNATEL & C^o, Salon (B.-du-R.). Représentants demandés.

NOS RELIEURS-CLASSEURS

Pour conserver les numéros de J'AI VU au fur et à mesure de leur apparition, nous avons fait établir des relieurs-classeurs dits « Relieurs électriques », pouvant contenir les vingt-six numéros d'un semestre de cette publication.

Ces « Relieurs électriques », très pratiques et très élégants, recouverts en toile chagrinée bleue, avec inscription or et filets à froid, sont vendus : 4 fr. à notre magasin de vente (13, rue Rossini) ; 4 fr. 75 franco domicile.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
30, Rue de Provence, 30, PARIS

CRESSOL

Dentifrice Végétal

au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (Cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées.

Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906).

Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame.

Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes

:: :: ÉLIXIR, POUDRE, PÂTE & SAVON :: ::

Seuls Fabricants : Compagnie du CRESSOL --- BORDEAUX, PARIS, LONDRES

LABORATOIRES : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France).

Dépôt à Paris : Dartigues et Mercier. 13-15, Rue des Petites-Écuries

— GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX —

J'ai vu...



**TRAVAILLEURS DE TOUS LES PAYS, ÉCOUTEZ L'APPEL ANGOISSÉ
DE M. HOOVER, LE " RAVITAILLEUR DU MONDE " !...**

« Je crains, dit M. Hoover, chef du ravitaillement américain, que l'Europe et le monde ne se trouvent actuellement en présence du plus grave danger qu'ait courru l'humanité. Si vous ne travaillez pas tous, de toutes vos forces, huit heures par jour l'Europe va manquer de charbon, donc toute la vie industrielle et économique est arrêtée. Faites un effort, travailleurs d'Europe. Vous avez sauvé le monde une fois déjà, sauvez-le une fois encore ! »

J'ai vu.

LE G. Q. G.

Le Grand Quartier Général des armées du Nord et du Nord-Est, l'organisme formidable qui fut le cerveau de la guerre, est mort. Il a suffi d'une ligne d'écriture pour le dissoudre. Il passe, après cinq ans juste d'existence, dans le royaume des souvenirs. Et je ne crois pas qu'on en puisse jamais reconstituer la physionomie totale et vraie.

Nul ne l'a connu dans tous ses détails, pas même les généraux en chef, ni les majors généraux, et rares sont ceux qui en ont aperçu les traits réels, au hasard d'une rencontre et fragmentairement. Ce bloc de quatre cents officiers, d'innombrables secrétaires et de multiples dépendances resta toujours fermé aux curiosités du dehors et du dedans. L'opinion s'en faisait des images qui ne correspondaient en rien à ce qu'il était. Quelques scandales grivois, des querelles de généraux, des potins de chauffeurs, des morceaux de phrases colportés par d'expansifs bavards défrayèrent, selon les époques, la chronique des salons et des petits journaux. L'armée du front savait, aux échelons supérieurs, que l'avancement et les décorations dépendaient de ses décisions souveraines et rêvait aux moyens de les fléchir en sa faveur. La masse combattante ne s'en occupait guère : il était trop loin et le boche trop près.

Ce microcosme social et militaire, mélange de tous les milieux et de tous les grades, avait, en vérité, la discipline intérieure d'un cloître. Le public ne perçut que l'écho de ses écarts ou de ses éclats. Tous les nouveau-venus y subissaient d'abord l'ahurissement que nous laissent les illusions écroulées. Ils s'écriaient : « Je n'imaginai pas qu'ici l'on pût travailler autant ! » Des papiers, des papiers partout et partout des uniformes acharnés à les dépouiller frénétiquement. Une compagnie de plantons, en perpétuelle circulation, les jetaient en pâture aux bureaux. L'immense usine les absorbait, digérait, restituait, dans un mouvement de surexcitation continue qui n'arrêtait ni jour, ni nuit. C'était la guerre, la guerre intensive des rapports, des ordonnances et des ordres, l'industrialisation administrative de la pensée militaire distribuant la vie et les risques à une armée de plusieurs millions d'hommes. L'atmosphère n'était respirable que par suite d'entraînement. Sauf un petit groupe qui n'avait qu'à se promener, les rameurs de cette galère portaient sur leurs figures les marques de surmenage. Les amateurs, après quelques jours d'épreuve, s'enfuyaient terrorisés. Peu de permissions, une heure pour déjeuner, une heure pour dîner, cela refroidissait leur zèle. Ils s'échappaient comme d'un cauchemar, exténués, broyés dans le fonctionnement impersonnel et anonyme de cette machine aux rouages innombrables.

Pourtant quand j'évoque les impressions qui m'en restent, elles se

réfèrent à des visages, à des hommes dont la personnalité mit son empreinte sur cet agglomérat de bureaux et de bureaucrates pareil à un ministère en effervescence de production. Le Grand Quartier du général Joffre ne fut pas celui du général Nivelle, ni celui du général Pétain.

Joffre, dans sa corpulence silencieuse et dans son isolement, incarnait l'autorité. Elle était en lui si forte que les plus illustres généraux ne s'abordaient qu'en tremblant et ne la suivaient qu'à distance.

Elle se faisait sentir jusqu'aux cuisines du grand quartier. Personne ne se permettait d'exprimer un jugement sur lui. Les officiers d'active, si profondément dressés à la discipline formelle et si enclins, par là même, à l'indiscipline morale, ne pensaient pas à critiquer, en les exécutant, ses ordres. Des chefs de service aux gendarmes, on sentait une assurance qui était l'émanation plus ou moins directe mais également agissante de la souveraineté du chef. Les anecdotes aujourd'hui répandues dans le public traduisent bien cette mentalité collective. Au soir de l'attaque sur Verdun, on hésita longtemps avant de troubler le sommeil de Joffre. L'armée, comme le pays, était suspendue à sa volonté. On l'a beaucoup discuté depuis. Mais quel général aurait pu, comme lui, supprimer des cadres du front les douzaines de généraux incapables qu'il limogea sans égards, du haut de sa puissance indiscutée ?

Après Verdun, pour des causes très complexes, la distance respectueuse qui séparait le général en chef de ses bureaux favorisa la substitution de leur pouvoir au sien. L'oligarchie des « jeunes turcs » s'affirma. C'étaient les officiers brevetés du 3^e bureau. Doués d'une culture technique incontestable, ils avaient cette puérilité de potaches et cette suffisance primaire que les militaires de mé-

tier transportent dans toutes les questions où la culture générale profonde est seule de mise. Ils tranchaient sur tout, aussi bien sur les sujets financiers que sur les problèmes industriels. Ils s'occupèrent même un moment de la repopulation de la France. Ceci sous forme de mémoires et d'études, bien entendu, car ils étaient de conduite irréprochable. Ils élucubraient alors des brochures décisives sur l'attaque et sur la défense, sur l'usure allemande et autres fantaisies. Ils formaient une association de camaraderie, à la Scribe, réservant les bonnes places à leurs promotions. Et tandis que la situation du général Joffre chaque jour s'aggravait davantage, ils jouissaient de l'influence qu'ils devaient à son nom.

Qu'on ne s'y trompe pas. Ils étaient travailleurs, compétents dans leur domaine, et braves. Plusieurs d'entre eux furent, par la suite, de remarquables combattants et se firent magnifiquement tuer. Leur attitude est plutôt une résultante des temps. Lorsque le général Joffre fut remplacé par le général Nivelle, l'unité du Grand



LE MARÉCHAL JOFFRE, PHOTOGRAPHIÉ DANS SON CABINET DE TRAVAIL, AU G. Q. G. DE COMPIÈGNE, QU'IL DIRIGEAIT AVEC UNE AUTORITÉ QU'ON NE SOUPÇONNAIT GUÈRE.

Quartier commençait à se disjoindre. Les luttes intestines y prenaient trop de place. Mais l'ascendant du vainqueur de la Marne lui conservait, malgré tout, sa grandeur première et son autorité morale.

Elle disparut presque avec le général Nivelle. Arrivé trop vite, insuffisamment préparé, la main trop faible ou trop petite pour tenir une si vaste organisation, le général Nivelle fut débordé.

Le Grand Quartier resta une solide administration, faisant comme un ministère sa besogne malgré les changements de ministre, mais son âme flotta. Les influences politiques ballottant le capitaine poussèrent à leur gré les voiles du navire. Il échoua sur les récifs de l'Aisne le 16 avril aux yeux des parlementaires qui, de loin, et pardessus la tête courbée du chef, menaient la bataille.

Le seul crime du général Nivelle fut de n'être pas à la hauteur. S'y connaissant mal en hommes, il s'entoura d'esprits brillants et faux. Débordé, il laissa jouer les intrigues personnelles qui s'agitent autour de tous les pouvoirs. La foule de Beauvais donna sur lui la note juste le jour de la visite de Joffre à ce Grand Quartier auquel sa ténacité l'accrochait. Elle n'eut qu'un cri : « Vive Joffre ! ». A côté du colosse déchu, le général Nivelle, trop élégant, trop bien habillé, « faisant si jeune » comme disaient les femmes, avait l'air d'un petit garçon.

L'arrivée du général Pétain rendit au Grand Quartier Général le souffle et l'orientation ferme. Il s'en chargea dans des circonstances difficiles et graves. Mais tout de suite on reconnut le chef au caractère, qui s'imposait. Animé d'un amour profond de la troupe, il s'appliqua, avec une claire expérience des hommes, à relever son courage ébranlé. Qui se rappelle mai-juin 1917 et se souvient qu'en deux mois le général Pétain fit d'une armée sapée par les politiciens de la défaite celle qui remporta la victoire, ne peut qu'admirer sans mesure son œuvre incomparable. Il fit tête à ceux qui avaient ruiné son prédécesseur et, comme il ne tenait à sa place que dans la mesure où elle lui permettait de mieux servir la patrie, il joua son commandement, même sur des questions secondaires, lorsqu'il estimait qu'elles engageaient les principes. Il restitua dans sa noblesse l'autorité du général en chef dont à nouveau le G. Q. G. participa. Les bureaux trimèrent, comme toujours, avec fièvre, mais de l'un à l'autre un même courant moral établit des liaisons plus intimes.

◆ ◆ ◆

Le G. Q. G. resta le centre de toutes les techniques militaires, l'organe de préparation et d'application des ordres du général en chef. Mais la qualité de ces ordres, l'influence personnelle du maître entretenirent dans la maison un souci des troupes, une sympathie pour le relèvement qui prolongeaient sa mentalité dans celle des sous-ordres. On ne se borna plus à la lettre, l'esprit travailla, la bureaucratie eut un but. Et ce réveil des initiatives, une fois opéré, s'étendit à toutes les recherches spéciales. L'autorité du général Pétain était assez souple pour concilier avec la discipline

et les directions nettes la spontanéité des zèles individuels.

La figure historique du G. Q. G. n'est donc pas une figure immobile et qu'on puisse fixer dans une seule expression. Elle eut au moins trois visages qui ont d'étroits rapports avec ceux des généraux en chef. Il est également impossible de l'évoquer sans évoquer les majors généraux. Quand on cherche l'âme des collectivités, c'est toujours des individus qu'on voit surgir : général Pellé, général Debeney, général Antoine.

◆ ◆ ◆

Le général Pellé, de culture et d'intelligence vastes, ayant beaucoup vu, beaucoup lu, retenu autant, curieux d'idées et d'hommes, était un de ces esprits rares qu'on trouve toujours au-dessus de la question qu'on leur soumet. Sa faculté extraordinaire d'assimilation, l'ordre de sa raison clarifiaient les choses en les absorbant. Il avait les manières, le ton, le langage, la courtoisie, l'aisance

d'un diplomate-né. Aussi prompt qu'acharné au travail, dormant à peine, il charmait par sa bonne humeur et donnait confiance par sa netteté.

Il joua solidement son rôle d'intermédiaire entre la rudesse bourrue du général Joffre et les puissances du jour et s'attira beaucoup d'ennemis. Toutes les rancunes qui s'exercèrent depuis contre Joffre s'exerçaient alors contre lui. Les rustres qu'il tenait en respect pouvaient lui pardonner son intelligence, voire son habileté, ils ne pouvaient lui pardonner son élégance d'esprit. Les fins jouteurs lui en voulaient d'amour-propre, car il les battait avec leurs armes. Il accumulait sur lui les coups destinés à son chef, sans daigner prendre de garanties et avec le sourire. Tel il vous accueillait dans son bureau à Chantilly, tel il arrêta le boche au mont Renaud en mars 1918 et sauva Paris. Entré général de brigade au Grand Quartier Général il en sortit général de brigade. C'était un monsieur. Le Grand Quartier sous lui fut aussi quelqu'un.

◆ ◆ ◆

Le général Debeney avait tout autre allure. Sec, convaincu, il méditait avec force et, une fois décidé, fonçait droit

au but. Ni diplomatie, ni souplesse, une rectitude inflexible. Il exigeait la discipline immédiate totale dont il donnait l'exemple. Il se dominait d'abord, les autres ensuite. Même ses adversaires respectaient son caractère. Il dépassait les intrigues de couloir et de cabinet de toute la hauteur de sa dignité. C'était un soldat, passionné de son métier.

◆ ◆ ◆

Il infusa à l'organisme qu'il dirigeait sa propre autorité morale. Avec lui les subordonnés se sentaient commandés et épaulés. Pendant l'époque si critique des mutineries il communiqua la confiance, parce qu'il l'avait. Sa foi patriotique le rendait plus grand que le danger. Lorsqu'il quitta le Grand Quartier pour aller, comme on sait, recevoir et battre le boche sur la Som-



LE GÉNÉRAL PÉTAÏN ET LE GÉNÉRAL NIVELLE AU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL, LORSQUE LE MARÉCHAL PÉTAÏN VINT PRENDRE POSSESSION DE SON NOUVEAU POSTE.



LE GÉNÉRAL DEBENEY, LE VAINQUEUR DE LA BATAILLE D'AMIENS, MAJOR GÉNÉRAL, SOUS NIVELLE.

J'ai vu...



LE GÉNÉRAL PELLÉ, major général sous Joffre.

il dit à quelqu'un : « Ne me regrettez pas, vous aurez beaucoup mieux que moi. »

Il n'y parut guère. Le général Pétain, tout entier aux troupes et aux champs de bataille, montrait un penchant assez faible pour ce lourd ministère qu'il traînait derrière lui et qui, visiblement, l'assommait. Il lui fallait un major général à cran et qui, vu les circonstances, propageât d'abord l'é-

nergie. Or le général Antoine, s'il avait la compétence, caractère. Il paraissait ne pas croire à la victoire. En mars 1918 le G. Q. G. subit une véritable crise de défaitisme. Lors de l'avance allemande sur Noyon, le déménagement du G. Q. G., à Compiègne, ressembla à une panique. Ceux qui ont vu l'arrivée du général de Castelnau à Verdun, en 1916, savent qu'il suffit de la confiance du chef pour ramener une troupe des pires effarements. Le général Antoine n'avait pas cet ascendant moral et la mentalité du G. Q. G. s'en alla à la dérive. Aux armées, on en parlait. Les militaires ne témoignaient dans le général Antoine que peu de confiance et réclamèrent à sa place le général Buat.

Dès l'arrivée de celui-ci le G. Q. G. se redressa, et ce fut le commencement de la victoire définitive, avec l'attaque Mangin.

Telles sont quelques-unes des apparences par où la vie du G. Q. G. se révéla aux spectateurs qui l'entrevinrent de loin ou de près. Nul ne peut se vanter de l'avoir connu dans son ensemble et les plus observateurs n'en ont pénétré que de fugitifs aspects. La plus puissante organisation de la guerre, il offrait aux yeux, comme toutes les collectivités humaines, un mélange de petites et de grandeurs. Grand par son labeur incessant, grand par des chefs incomparables, le G. Q. G., ne fut que passagèrement diminué par la médiocrité de certains autres. Son rôle de guerre



LE GÉNÉRAL ANTOINE, major général sous Pétain.

domine toute l'histoire de la lutte. Etabli à la limite des champs de bataille et du pays, il a fait la guerre et il l'a défendue. Il l'a défendue jusqu'à ce que le pays tout entier se fût mis à la faire. Sa lourdeur massive l'a servi en cela. Il apparaît dans sa continuité, du 2 août 1914 au 11 novembre 1918, comme le mur où vinrent se briser les attaques boches et les inquiétudes du pays. JACQUES DUVAL.



LE GÉNÉRAL BUAU, qui remplaça au G. Q. G. dans les fonctions de major général le général Antoine.

LONDRES FÊTE ENCORE LA VICTOIRE



Malgré les mineurs, ouvriers et policemen en grève, Londres est encore toute à la joie du triomphe. Depuis le 18 juillet, qui fut la fête solennelle des soldats, et à laquelle participèrent nos troupes, ce ne sont partout chaque

soir que bals, chansons, farandoles et feux de joie. On sait que pour le populaire l'éclatement des fusées multicolores dans le ciel noir est le maximum du plaisir. A ce point de vue tout au moins les Anglais sont bien servis.

LES PETITES FILLES DES FLANDRES ONT QUITTÉ PARIS



L'heure du retour.



Les sœurs de l'Annonciation de Furnes et leur aumônier



Dans le parc.



Les fillettes de Furnes qui sont restées les dernières.



Sœur Marie-Gertrude, la supérieure.



Depuis 1915, dans l'ancien couvent des Fidèles compagnes de Jésus, rue de la Santé, à Paris, 400 petites filles des Flandres avaient été recueillies par les soins du gouvernement belge et d'un groupe de dames américaines dont Mrs. Walton est la présidente. Ces fillettes ont été l'objet des soins les plus maternels qui

leur ont fait oublier les cruelles journées du début de la guerre. Malgré les bombardements des gothas, les petites Flamandes restèrent toujours à l'ombre des arbres de leur grand parc. Elles viennent de repartir pour le pays natal où, hélas, elles ne retrouveront que des baraquements en bois au milieu des mines calcinées.

J'ai vu.

CHRONIQUE DES LIVRES NOUVEAUX

LEGENDES, PROPHEITIES ET SUPERSTITIONS DE LA GUERRE, par ALBERT DAUZAT. — Un volume. — (*La Renaissance du Livre*, édit.).

M. Albert Dauzat a réuni en volumes, non pas les fausses nouvelles de la grande guerre, comme le D^r Lucien-Graux, mais les légendes, prophéties et superstitions nées de cette guerre. Ce livre est un livre à garder dans sa bibliothèque, il complète, en quelque sorte, la série du D^r Lucien-Graux. Plus tard, les chroniqueurs y trouveront une inépuisable réserve de chroniques. Le livre de M. Albert Dauzat, qui est consciencieux et je crois bien définitif, est d'une lecture captivante. Ce n'est pas seulement un recueil de compilations, mais un ouvrage critique d'une grande clarté.

LES MESAVENTURES DE JEAN-PAUL CHOPPART, par LOUIS DESNOYERS, nouvelle édition ornée de dessins de H.-P. Gassier (*Editions de la Sirène*).

Il faut féliciter l'éditeur pour les efforts réalisés dans l'édition, quel que soit le prix du livre qu'il édite. La réédition de ce charmant roman d'aventures qui divertit notre jeunesse, sera bien accueillie par le petit peuple des jeunes lecteurs. L'édition est particulièrement soignée. Elle est illustrée par H.-P. Gassier, qui est un de nos meilleurs humoristes. J'insiste particulièrement sur les curieux dessins de Gassier qui sont parmi les meilleurs de cet artiste malicieux et frondeur qui sut choisir ses victoires dans notre admirable monde politique, le vrai, celui que l'Europe nous envie.

LETTRES D'AMOUR SOUS LE FEU, par le capitaine JOHN MERTON. — Traduction Cecil Georges-Bazile. — Prix : 1 fr. 50. — (*Les Cahiers britanniques et américains*).

Des lettres d'un officier de carrière dans l'armée britannique. Ces lettres sont tantôt poignantes, tantôt humoristiques, à la manière des premiers *Cent mille*, le livre charmant de Hay. Elles sont toutes écrites avec cette pudeur des émotions intimes, caractérisant les hommes d'élite.

LE COPISTE INDISCRET, par JEAN PELLERIN. — Un volume. — (*Albin Michel*, édit.).

Jean Pellerin, qui est un lettré élégant et spirituel, nous donne, après son joli roman *la Jeune fille aux pinceaux*, un très amusant recueil de pastiches. C'est un genre connaissant la faveur du public. M. Jean Pellerin ne se contente pas d'imiter le style et les goûts littéraires d'un auteur, il crée une petite histoire qui est la caricature de la vraie, et réalise ainsi la critique de l'auteur par l'auteur lui-même. Parmi les morceaux les plus réussis de ce recueil contenant des pastiches de Victor Hugo, de Vigny, d'Anatole France, de Colette, de J. Renard, de Tailhade, de Paul Adam, de Willy de Carco, de Duvernois, de Jean Giraudoux, de P. J. Toulet, de Raoul Ponchon, etc... il faut citer une étonnante histoire signée Courteline, avec chœurs à la manière antique d'une incomparable allégresse.

LES CLOPORTES, roman, par JULES RENARD. — Un volume. — (*Crès*, édit.).

Ce livre est un livre de jeunesse dont beaucoup se contenteraient pour honorer leur vie littéraire. On y trouve les éléments de *Poil de Carotte*, de minutieuses descriptions, une cruauté juste et modérée. Ce livre ne ressemble pas à *Poil de Carotte*, il ressemble à l'*Abbé Jules*, de Mirbeau.

LA MAISON DE LA COURTISANE, par OSCAR WILDE. — Traduction d'Albert Savine. — Un volume. — (*Stock*, édit.).

C'est la traduction de quelques beaux poèmes d'Oscar Wilde qu'aimeront les amoureux fervents des grâces latines et grecques. Il y a une symphonie en jaune qui n'est qu'un délicieux tableau d'un tout petit coin de Londres, mais qui vaut à elle seule toutes les pages de ce volume. La traduction est soigneusement écrite.

LA FAMILLE TUYAU-DE-POELE, roman de la vie de l'arrière-front, par PIERRE REHM. — (*La Renaissance du Livre*, édit.).

C'est le premier livre qu'un écrivain ayant fait la guerre ait écrit sur les petites villes

vivant leur existence sous le feu du canon. José Germain avait touché le sujet.

M. Pierre Rehm, qui est un humoriste, a fait une excellente et véridique peinture de ces cités étranges où la morale subit de rudes assauts. La menace de la mort a tôt fait de changer bien des attitudes et si d'un côté, chez des individus, les sentiments héroïques se trouvent exaltés, chez d'autres le désir de jouir éperdument anéantit toutes les contraintes sociales. Ce livre n'est pas à mettre dans toutes les mains ; mais il apporte une page véritablement personnelle et indispensable au grand livre de la guerre. M. Pierre Rehm fait preuve d'une indulgence amusée et comme tous les humoristes de valeur il s'attendrit à bon escient. C'est l'œuvre d'un homme aimant la vie avec intelligence.

SOUS LE BRASSARD VERT, notes et souvenirs des correspondants de guerre accrédités auprès des armées françaises. — Préface du lieutenant-colonel MARCEL PRÉVOST, de l'Académie Française. — Un vol. — (*La Sirène*, édit.).

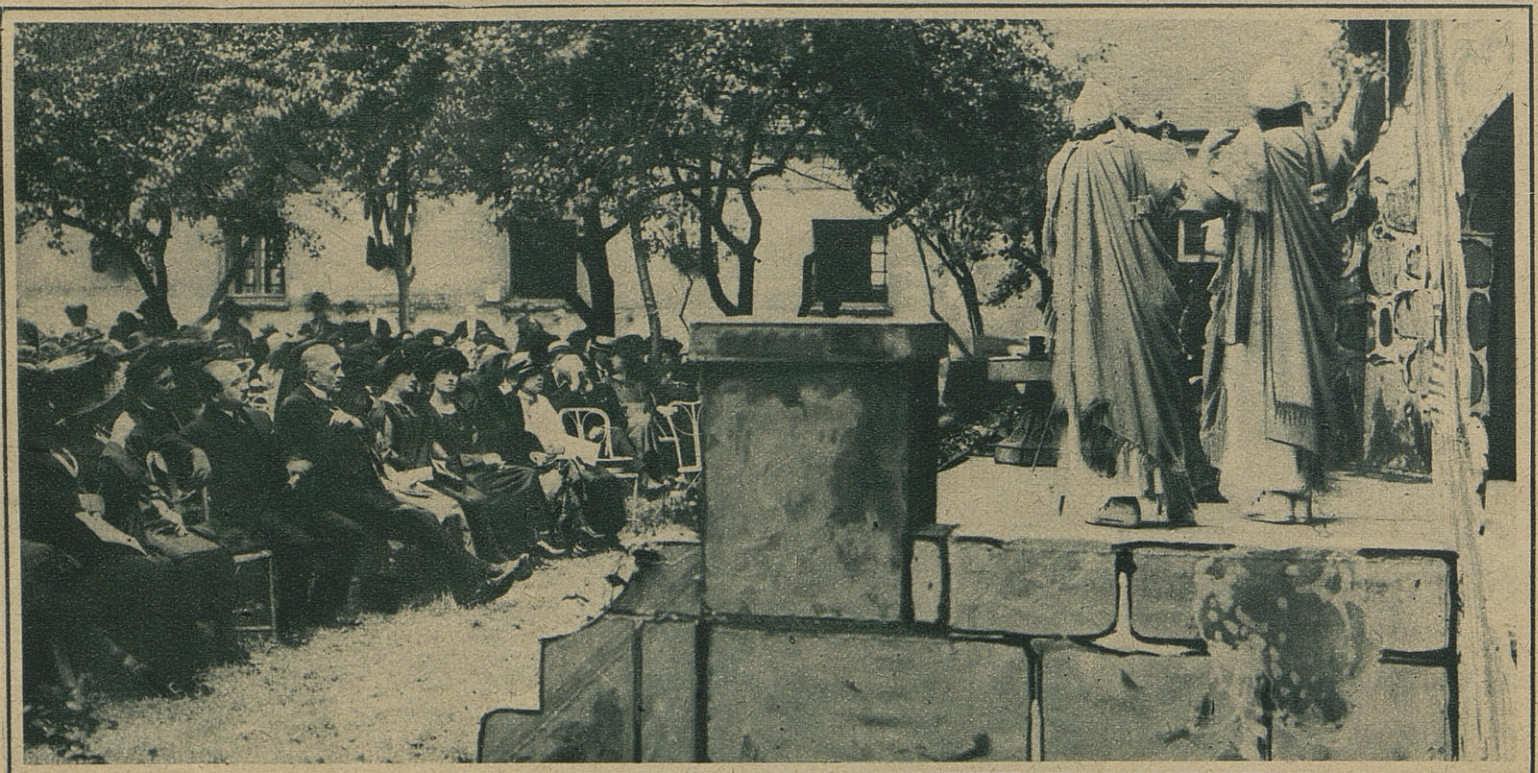
Ce sont des pages inédites des correspondants de guerre accrédités aux armées françaises.

Gustave Babin, Henri Bidou, le lieutenant d'Entraygues, Paul Ginisty, Édouard Helsey, Hubert Jacques, Albert Londres, Marcel Nadaud, Georges Rozet, Eugène Tardieu, Emile Thomas et Henry Vidal ont collaboré à ce livre vivant et coloré. La préface, de M. Marcel Prévost dit ce qu'il faut dire. C'est encore un livre qui montre la guerre sous un aspect ignoré et la mort de Serge Basset sert de commentaires à quelques réflexions que les correspondants de guerre ne pouvaient exprimer eux-mêmes. Le livre est bien édité et il convient de louer l'éditeur pour les résultats qu'il a obtenus.

PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES REÇUS

Contes à Madelon, par GABRIEL TIMMORY (Flammarion, édit.). — *L'appartement des jeunes filles* par ROGER ALLARD (C. Bloch, et S.).



UNE FÊTE DE BIENFAISANCE A L'HOTEL BIRON AU PROFIT DE LA FONDATION VIVIANI

J'ai vu.

LES CAMBRIOLEURS SONT KNOCK-OUT

Le proverbial bas de laine qui contenait une bonne partie de la fortune publique en France tend à disparaître. Ne le regrettons pas. L'argent accumulé pour ainsi dire sous le coussin demeurait improductif jusqu'au moment où l'occasion se présentait de le transformer en hectares de champs, de prés ou de vignes.

A notre époque, le bas de laine ne s'emplit plus de belles pièces jaunes parce que, d'abord, la circulation des « Louis » ou des « Napoléon » est à peu près inexistante et ensuite chacun a reconstruit qu'il est plus avantageux de « toucher des rentes » que de ne rien toucher du tout.

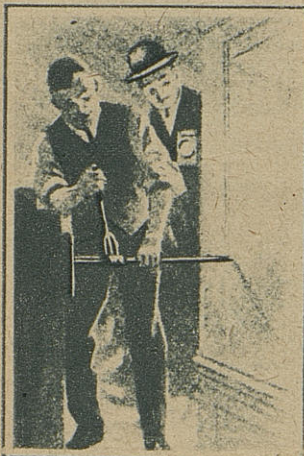
Les bénéficiaires commerciaux, agricoles ou industriels, vont alors directement chez le banquier qui les transforme en rentes sur l'Etat et les garde dans ses coffres, dans ses caves, à la disposition de ses clients. Seuls les manieurs d'argent, ceux qui doivent assurer de forts déboursés à époques fixes, les bijoutiers, et les personnes qui préfèrent conserver leurs titres près d'eux, acquièrent des coffres-forts qui mettent leur fortune à l'abri des convoitises des cambrioleurs.

Le coffre-fort a d'abord été l'ami du cambrioleur. « Ces beaux meubles, avouait l'un d'eux, nous rendent de très grands services, grâce à eux nous savons immédiatement où opérer et nous ne perdons jamais notre temps dans des recherches infructueuses. » Il était dans le vrai lorsque les coffres-forts, construits en chêne, ne pouvaient se défendre que par une serrure de sûreté à laquelle le cambrioleur avait bien soin de ne pas s'attaquer : avec un vilebrequin, une mèche et une scie il venait facilement à bout de la porte.

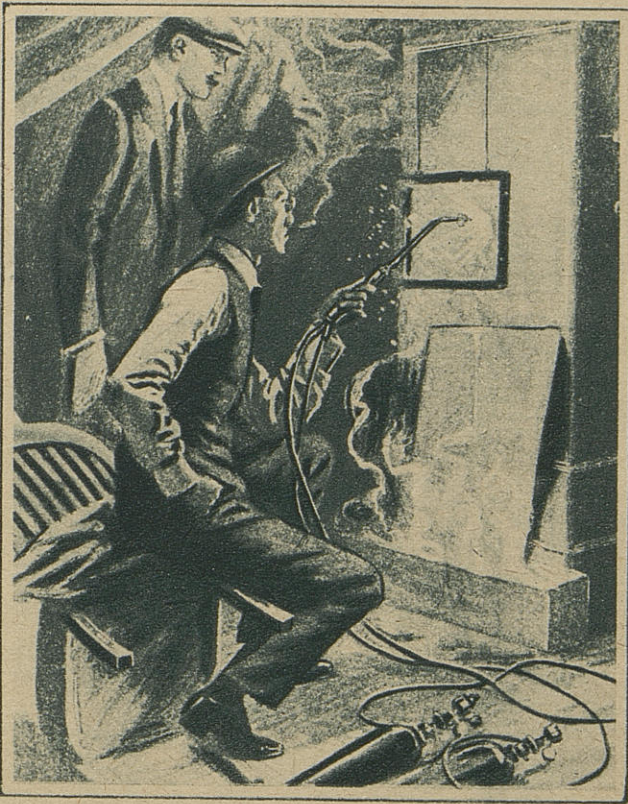
Le fer, puis l'acier, ayant remplacé le bois dans la fabrication des coffres-forts, les malfaiteurs ont dû renoncer à leurs procédés d'effraction et en imaginer d'autres plus modernes. La science leur en a fourni les moyens et leur ingéniosité a fait le reste.

Les serrures à pompe, que l'on considérait comme inviolables et qui sont encore employées aujourd'hui pour les verrous de sûreté, ne furent pas longues à trouver leurs maîtres. On sait qu'elles se composent d'un court canon terminé par des entailles qui agissent sur des ressorts dissimulés dans la serrure et qui ne cèdent qu'en présence de la clef taillée convenablement. Ce canon est pourvu d'un paneton plus ou moins éloigné de son extrémité, ce qui permet de construire un grand nombre de clefs de même modèle, mais ayant chacune leur serrure spéciale.

Eh bien, on fait une clef à pompe avec une plume d'oie et un crochet de fer. La plume est entaillée sur une certaine longueur et son extrémité porte d'autres entailles qui obligent les ressorts à céder. Le crochet de fer s'engage dans le tube de la plume d'oie, sort par l'échancrure longitudinale et remplace le paneton



Forçage d'un coffre-fort : antique méthode abandonnée par les cambrioleurs.

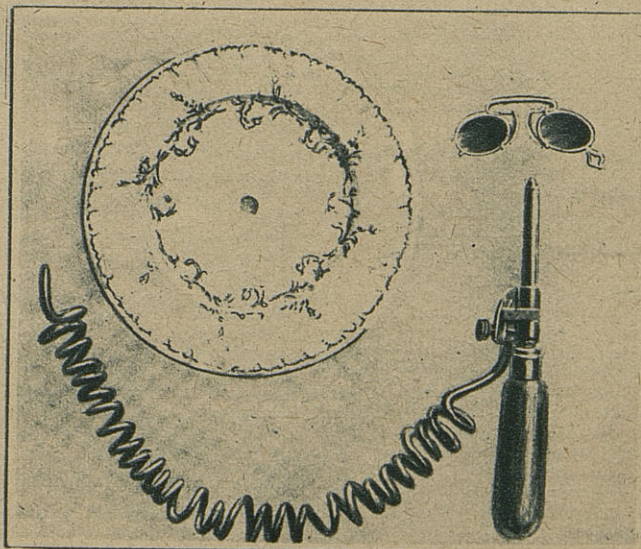


LE CHALUMEAU OXYHYDRIQUE AU SERVICE DES CAMBRIOLEURS. Cette opération exige une grande habileté. Il faut une provision de gaz sous pression : chalumeau, manomètre, etc., les malfaiteurs ont soin de recevoir dans un bac plein d'eau le métal que fond leur instrument.

pour ouvrir la serrure en le faisant légèrement avancer ou reculer à la main. Avec ce modeste instrument et un peu d'habitude on devient vite un excellent cambrioleur.

On revint alors aux serrures à combinaisons de lettres, imitées des anciens cadenas, avec des boutons extérieurs et enfin aux combinaisons avec la clef qui supprime les boutons. Les cambrioleurs partirent à l'étude de cette nouvelle technique et certains devinrent si habiles qu'ils percevaient nettement le bruit fait par le mécanisme en passant sur la lettre du mot secret.

D'ailleurs on peut dire que chaque combinaison choisie par le possesseur d'un coffre-fort est toujours tirée soit de son nom ou de celui d'une personne qui lui est chère, soit du nombre de lettres de ces noms, de son âge, de son numéro de tirage au sort, de sa date de naissance ou de celle de son mariage. On



Un cambrioleur prouva qu'avec ce matériel rudimentaire : des lunettes pour protéger ses yeux, une assiette pour protéger ses mains, un crayon de corne et un conducteur électrique, il entra dans les plaques d'acier d'un coffre-fort comme dans du beurre. (Science et Vie.)

a observé encore que si, dans une banque, un coffre est loué à une personne âgée, la combinaison est toujours très simple pour être facilement retenue : 1, 2, 3 ; 1, 2, 1 ; 3, 2, 3, etc. Ce sont là des indications que les malfaiteurs ne négligent pas. Le microphone téléphonique intervient d'ailleurs utilement pour percevoir et comparer les bruits que font les boutons en tournant sur le mécanisme ; il est relié par deux tubes acoustiques aux oreilles et appliqué contre la porte du coffre.

Une serrure n'offre donc qu'une sécurité relative ; cependant peu de cambrioleurs sont capables d'acquiescer la pratique de cette recherche du mot, d'ailleurs toujours de longue durée. Aussi préfèrent-ils s'attaquer directement à la porte. Les coffres-forts modernes étant faits d'une seule feuille d'acier pliée aux angles, ne laissent aucune prise à l'introduction d'un outil dans les raccords ; donc, rien à faire de ce côté.

Très ingénieux, les membres de la corporation, après avoir tenté de faire sauter les portes à la dynamite par l'introduction d'une cartouche dans le trou de la serrure, ont utilisé le chalumeau coupeur à l'acétylène et à l'oxygène. Mais l'opération nécessite l'emploi d'un matériel lourd et encombrant auquel la plupart des chevaliers du vol préfèrent d'autres appareils inventés par eux-mêmes.

Ces appareils sont pour la plupart des burins montés sur des machines rotatives qui découpent une ouverture dans l'acier des portes. Il suffit, pour les mettre en place, de creuser avec

une mèche un trou d'un centimètre de profondeur, de tarauder le trou et d'y engager l'axe de la machine. Celle dont nous parlons ici est actionnée à la main par la barre longitudinale faisant fonction de levier. Une autre a été construite de toutes pièces par un cambrioleur en villégiature dans une prison et expédiée à un confrère par pièces détachées.

Plus simplement, on peut forcer la porte d'un coffre-fort avec un solide étrier d'acier posé à cheval sur un angle de la porte et s'appuyant sur la caisse même du coffre.

Il suffit, après avoir creusé un trou d'un centimètre et l'avoir taraudé, d'y engager l'axe fileté d'une manivelle pas-

l'étrier. La vis en tournant amène fatalement l'angle de la porte.

Il y a quelque dix ans, le gouvernement américain, ému des nombreux cambriolages dont étaient victimes les caisses publiques, décida d'organiser un concours de coffres-forts, avec l'espoir d'en trouver un qui fût véritablement inviolable.

Les membres de la commission eurent soin de s'adjoindre un professionnel du cambriolage retiré des affaires après fortune faite.

(A suivre.)

LUCIEN FOURNIER. ♦



Un cambrioleur muni d'un microphone pour la recherche du chiffre secret d'un coffre.

La Science

LA MOTOCULTURE (1)

La même idée fut reprise en 1875 par Proctor et Cooper qui construisirent une machine pesant huit tonnes et donnant 180 coups de bêche à la minute.

En 1900 apparurent les premiers types d'un genre de machines tout à fait nouveau. Nous voulons parler des laboureuses à fraises. La fraise était constituée par un gros tambour de 2 à 3 mètres de longueur sur lequel s'enroulait en spirale une lame-bêche : c'était une sorte de grosse tarière couchée sur le sol qu'elle mordait par l'effet de son propre poids, de son mouvement de rotation et de sa progression vers l'avant, ces deux derniers lui étant communiqués par une locomobile remplissant les fonctions de tracteur.

LES NOUVELLES MACHINES

Plusieurs types de fraiseurs ont vu le jour depuis cette époque : elles diffèrent par la forme des couteaux, qui sont parfois des griffes d'acier fixes ou mobiles, et par leur position sur le tambour. Théoriquement, la culture à la fraiseuse paraît avoir les préférences, mais il importe de tenir compte de certaines considérations relatives, notamment, à la nature du sol, avant de se prononcer pour son emploi.

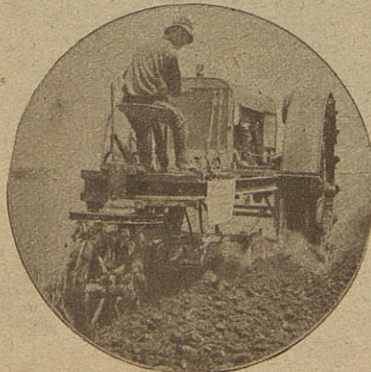
Dès maintenant on peut attendre de la culture mécanique la rénovation de l'agriculture en France. Malheureusement ces machines puissantes et coûteuses ne peuvent être acquises que par les grandes exploitations qui seules paraissent devoir bénéficier des immenses avantages que nous tenons du progrès. Les autres, les petits cultivateurs, propriétaires de parcelles disséminées dans un finage, sont-ils les victimes de ce même progrès. Nous ne le croyons pas. Il se manifeste d'ailleurs, un peu partout, une tendance au regroupement des parcelles, opération s'effectuant soit par des achats, soit par des échanges. Ensuite, avec un peu de bonne volonté, les petits propriétaires parviendraient aisément à pratiquer les assolements non par parcelle mais par finage et à se procurer des machines qui effectueraient d'un seul coup les labours et les récoltes de tout ce finage.

Enfin les constructeurs de machines seraient bien inspirés en étudiant et en mettant au point des appareils légers réservés aux petites exploitations. On en construit déjà pour la culture de la vigne, pour la culture maraîchère : pourquoi n'aboutirait-on pas à un type mixte qui serait au petit fermier ce que l'automobile est au médecin, capable non seulement de cultiver le sol, mais aussi de récolter et de servir ensuite à tous les besoins intérieurs de la ferme ?

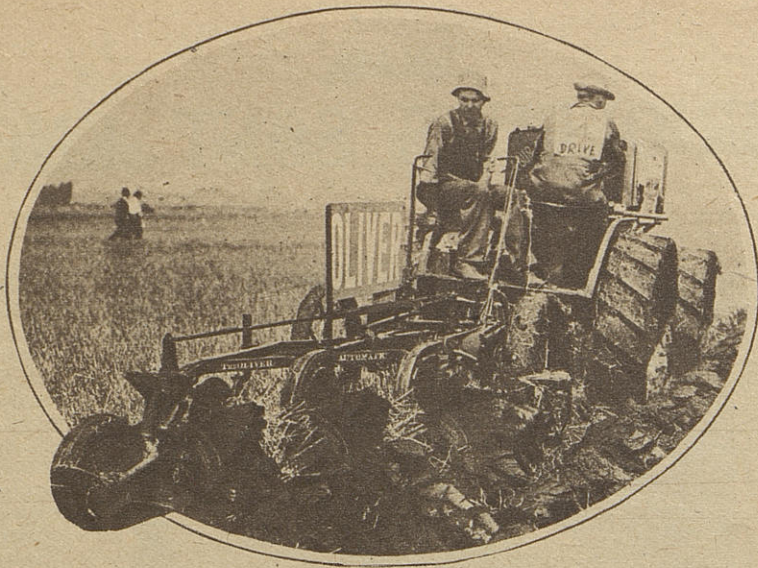
A la campagne, le moteur doit servir à tous les besoins.

LUCIEN FOURNIER.

(1) Le commencement de cet article a paru dans le numéro 215.



Charrue automobile à marche avant et arrière, d'où économie de temps.



Un tracteur américain dont les 4 roues sont actionnées directement, ce qui lui permet de traîner facilement 3 charrues.

LES TEXTILES DE REMPLACEMENT (1)

Le genêt fournit une bonne fibre qui se classe entre le chanvre et le jute. Le rendement en filasse n'est que de dix pour cent, mais on récupère 50 p. 100 de déchets qui peuvent entrer dans la fabrication du papier.

Une usine a été créée en France pour l'exploitation du genêt ; elle produit 300 kilogrammes de fibres par

jour et atteindra prochainement 1.000 kilogrammes. D'autres usines seront bientôt installées dans les régions productives de genêt : la Lozère, les Landes, l'Auvergne, la Bretagne, de sorte que la plante pourra faire l'objet d'une culture rémunératrice dans les terrains jusqu'ici improductifs. Les autres plantes textiles indigènes n'ont pas encore été étudiées d'une manière suffisante par nos industriels ; d'ailleurs leur culture étant insuffisante ne pouvait tenter une exploitation sérieuse.

C'est d'abord l'ortie commune qui donne une fibre se classant, comme solidité, entre celle du lin et celle du coton. Les fils et tissus d'ortie sont supérieurs à ceux du coton pour les vêtements de dessous et le fil à coudre. Les Allemands n'ont pas fait connaître le rendement en filasse des 18.000 tonnes d'orties qu'ils ont traitées pendant la guerre.

Avant la guerre des essais avaient été faits dans les Landes pour tirer des aiguilles de pin une sorte de crin végétal, très élastique, susceptible d'être employé pour l'ameublement, le bourrage des matelas. Une maison de Chemnitz en aurait extrait, paraît-il, un excellent succédané du coton.

Nos colonies sont susceptibles de nous fournir un certain nombre de nouvelles plantes textiles dont la culture pourrait être très rémunératrice. L'aloès qui croît en abondance au Mexique pourrait être soumis à une culture très sérieuse à la Guadeloupe, à la Martinique, à la Guyane, au Soudan, au Tonkin et en Cochinchine. Nous en dirons autant du *Phormium Tenax* cultivé presque exclusivement dans la Nouvelle-Zélande et dont le rendement est de 4.000 kilogrammes de fibre fine et de 4.000 kilogrammes d'étoffe par hectare.

(1) Le commencement de cet article a paru dans le numéro 214.

D'ailleurs toutes les plantes textiles actuellement connues dans le monde entier et habitant les pays chauds peuvent s'acclimater, sauf quelques exceptions près, dans l'une ou l'autre de nos colonies. Ce sont l'*Abaca*, ou *Chanvre de Manille*, l'*hibiscus* qui croît spontanément en Nouvelle-Calédonie et aux Antilles françaises et que l'on cultive seulement en Amérique, le *kapok* ou éredon végétal que l'on rencontre au

Togo, dans le Haut-Sénégal, le Soudan et qui était cultivé jusqu'ici presque exclusivement aux Indes Néerlandaises ; le cocotier, dont la fibre entoure la noix, qui pourrait faire l'objet d'exploitations intéressantes aux Antilles, en Cochinchine et à Madagascar ; le palmier à crin végétal qui croît en Algérie et à Madagascar, enfin le *raphia*, bien connu des horticulteurs et qui nous vient de Madagascar.

La France s'étendant par ses colonies, sous toutes les latitudes, peut se créer une source de richesse nouvelle en exploitant les plantes jusqu'ici laissées pour la plupart sans culture. En développant les produits de notre sol nous parviendrons d'abord à nous suffire à nous-mêmes et ensuite à augmenter la fortune nationale par l'exploitation.

VOULEZ-VOUS SCIER UNE BARRE DE FER ?

Les vieilles recettes sont les meilleures, dit-on. En voici une nouvelle preuve qui nous est fournie par la *Machine Moderne*.

Pour scier le fer ou la fonte, il suffit de faire chauffer le bloc ou la barre au rouge blanc. On trace, au préalable, à la sanguine, une ligne indiquant la place du trait de scie et avec une scie à bois ordinaire, que l'on manœuvre très vite, se mettant à deux, le métal se coupe aussi facilement qu'un morceau de bois. Il ne faut pas chauffer le métal jusqu'au blanc éblouissant, c'est-à-dire à un point voisin de la fusion, car il empâterait la scie. Enfin on donne à la scie le moins de voie possible et on évite de placer la pièce en porte à faux. La scie qui aura été employée pour cet usage peu courant, on en conviendra, mais enfin le cas peut se présenter, convient pour d'autres opérations semblables, mais, étant détremée, elle se refuse ensuite à mordre le bois.

pittoresque

LA TARIÈRE AGRICOLE

Est-il un travail plus ingrat que de creuser un trou dans le sol pour y fixer ensuite un piquet ou pour planter un jeune arbre ? On use de la pelle et de la pioche, on déblaie trois fois de terre comme il faudrait et l'on éprouve enfin mille difficultés pour assujettir le piquet dans l'énorme cuvette creusée.

M. Boulant effectue cette opération à peu près rien de temps grâce à la tarière agricole qu'il a imaginée et qui est ainsi constituée. C'est une grosse cuiller coupante qui s'enfonce dans le sol comme une tarière, s'empli de terre et que l'on retire lorsqu'elle est pleine en tournant d'un demi-tour en arrière. On la vide et on recommence l'opération jusqu'à ce que le trou soit terminé. En une heure, on peut creuser dix trous de piquets, de poteaux ou d'arbustes ; en six coups on fait un trou de poteau. Si l'on a des trous plus profonds à creuser, il suffit d'ajouter des rallonges à la tige et l'opération s'effectue avec la même facilité. Quelle économie de main-d'œuvre réalise un instrument aussi simple et aussi pratique !

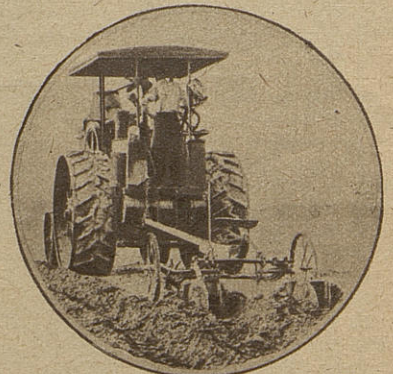
UNE CHARRUE POUR LE POTAGER

Notre confrère *La Nature* a publié récemment la description d'une minuscule charrue construite par le Dr Stephen Artault pour effectuer tous les travaux de culture d'un potager. Nous nous empressons de la décrire à notre tour parce qu'elle est facile à faire construire par un forgeron et surtout parce qu'elle permet de réaliser une grosse économie de main-d'œuvre.

Quoique légère, — elle pèse seulement 6 kilogrammes — cette charrue est très robuste et très pratique. Elle porte, à l'avant, au lieu d'avant-train, un sabot glissant sur le sol qui lui donne beaucoup d'aplomb et que l'on peut baisser ou hausser pour régler la profondeur du labour. Le soc est en tous points semblable à celui des charrues ordinaires, mais de plus petites dimensions ainsi que le versoir.

Les guides sont inclinées à 50 degrés afin de corriger la tendance au redressement due à la traction. La corde s'attache à un crochet fixé près de l'arrière, dans l'axe du centre de gravité de l'ensemble.

Si le sol est très léger et pour un labour peu profond, un homme seul peut la pousser et sans fatigue ; mais si la terre est un peu forte ou bien si l'on désire labourer à quinze centimètres de profondeur, il faut faire tirer la charrue par un homme attelé soit à une corde, soit à une bricole ou de tout autre manière. Les soldats du fort de Châtillon qui s'en servaient parvenaient à labourer plus d'un are à l'heure. On conviendra que ce rendement laisse loin en arrière celui de la bêche.

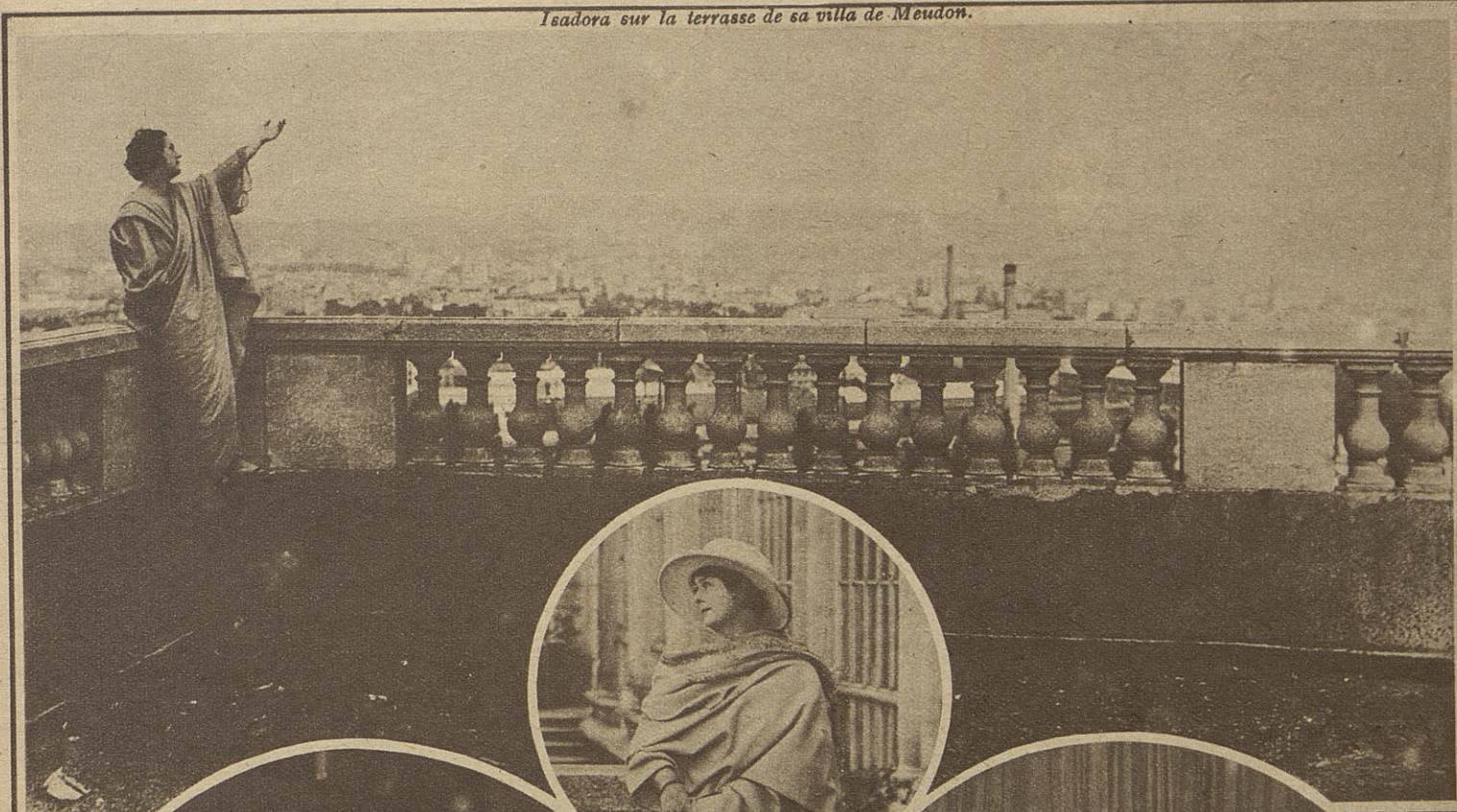


Tracteur traînant n'importe quelle machine agricole en terrain accidenté.

J'ai vu.

ISADORA DUNCAN EST REVENUE !!!

Isadora sur la terrasse de sa villa de Meudon.



La danseuse cherchant l'inspiration dans un tableau de Carrière.

Voici qu'Isadora, « la danseuse aux pieds nus » vient de rouvrir l'École qu'elle avait créée dans le vaste monument blanc qui s'élève sur le plateau de Bellevue, au-dessus du village de Meudon. Dans ce décor idéal, riant et plein de lumière, elle transmet à ses disciples l'art des mouvements souples et



Devant le clavecin : Le Prélude de la Danse sur un vieil air de Glück.

leur enseigne à voir et à écouter la nature qui n'est qu'harmonie et ondulations. Dans la courbe élégante des arbres, sur le miroir mobile des eaux, dans le vol des oiseaux, les élèves de la « grande musicienne des yeux » apprennent à traduire tous les instants de la mystérieuse vie universelle.



J'ai vu.

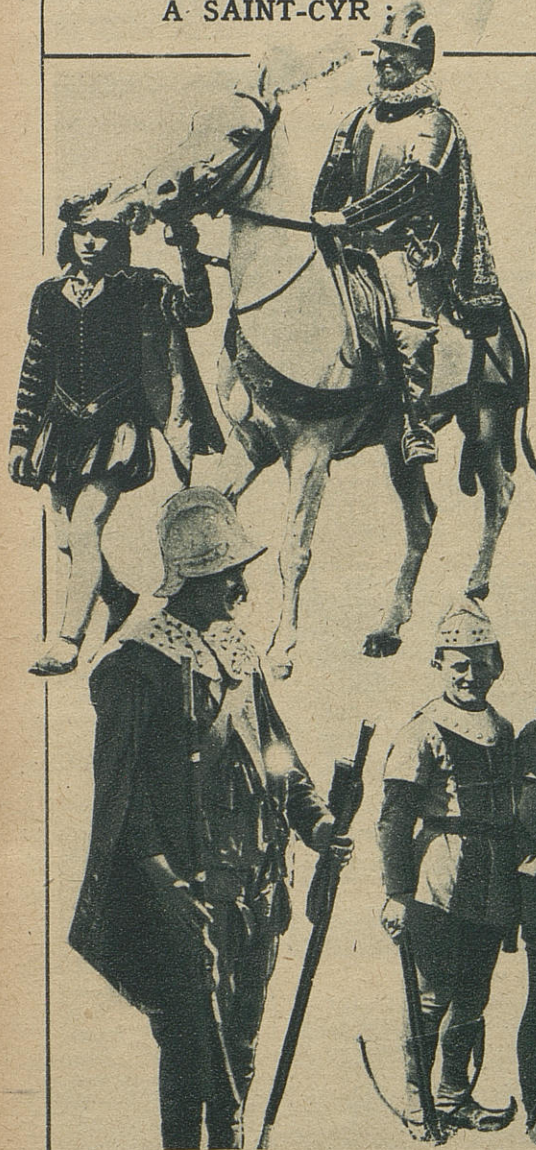


C'EST A DEAUVILLE QUE LA MODE S'AFFIRME ET SE RENOUVELLE

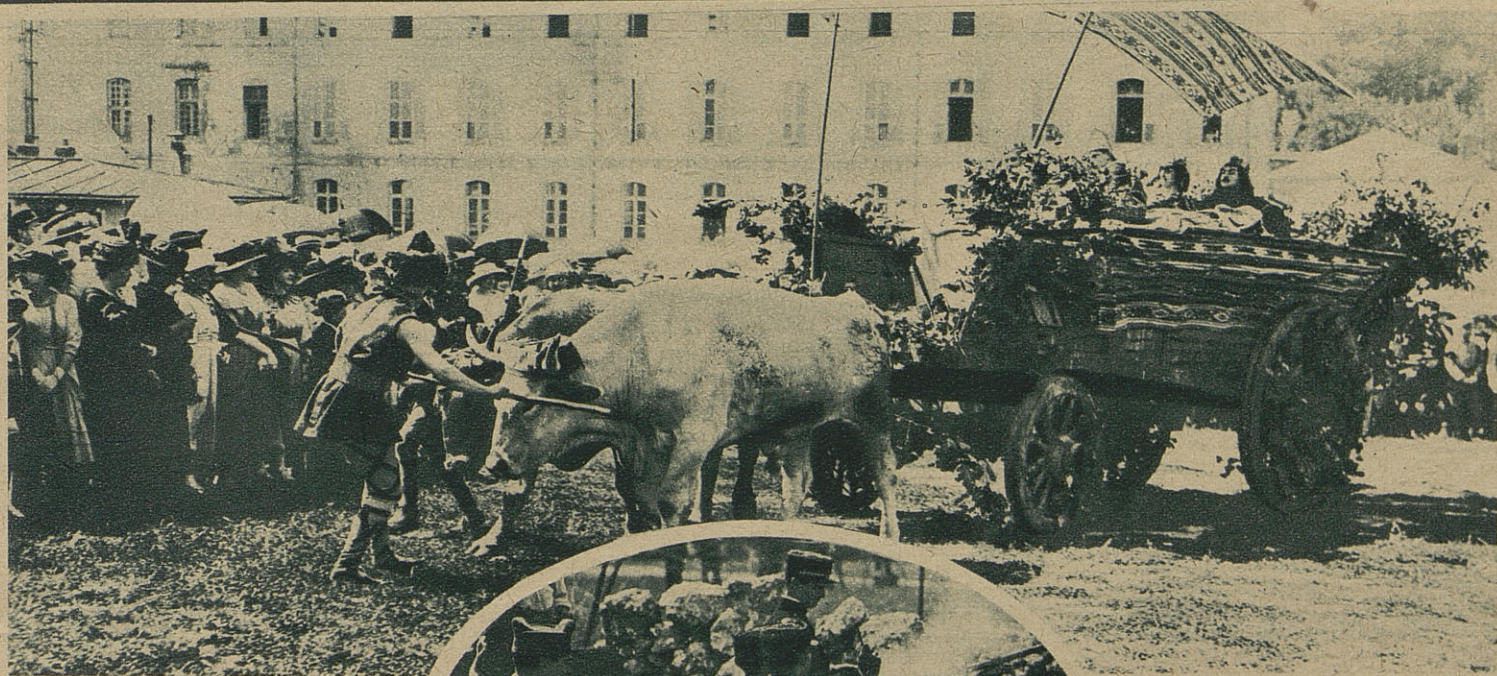
Paris, déserté par la société mondaine qui donne le ton et lance la mode, les élégances se trouvent en ce moment réunies sur les plages, dont Deauville est la reine incontestée. C'est là que naissent les nouveautés qui feront loi lors de la saison prochaine. On y voit que les robes tendent à s'allonger un peu, mais surtout à devenir plus amples, et non seulement aux hanches, mais de partout : volants, plissés, draperies, etc., encombrant les jupes. Comme tissus,

un paradoxal mélange de velours et de linon du plus curieux effet. On y peut admirer aussi de très belles capes de velours noir garni de franges de singe blanc : c'est le dernier cri. D'ailleurs le singe, noir ou blanc, garde cet été la faveur que, tout l'hiver, nos belles élégantes lui vouèrent. Les rubans, tous les rubans du rose-aurore ou vert vif, mettent partout aussi leur note éclatante comme une fanfare, ou douce comme un air de flûte.

LA FÊTE DU TRIOMPHE
A SAINT-CYR :



LA PROMOTION
DE LA VICTOIRE



L'Ecole de Saint-Cyr s'appretait en 1914 à célébrer son « Triomphe » annuel, lorsque la guerre éclata. Après un long et tragique délai de cinq années, l'Ecole vient de renouer la glorieuse tradition, et la manifestation fameuse à laquelle nos Saint-Cyriens apportent tant de verve jeune et gaie s'est déroulée le samedi 9 août. On sait que la raison de ce « triomphe » est le baptême de la promotion qui quitte



l'Ecole pour l'armée. Cette année, quatre promotions à la fois furent baptisées : la « Grande Revanche » (1914), le « Drapeau et l'Amitié américains » (1917) « Sainte-Odile et La Fayette » (1918) ; la « Victoire » (1919). Un défilé fastueux qui figurait l'armée française à tous les âges de son histoire et ses héros les plus fameux : Jeanne d'Arc, Duguesclin, etc., précéda le baptême des promotions.

POUR CEUX QUI VEULENT

L'École Diderot

« UNE usine dans laquelle on a mis une école ! » telle est la véritable définition de l'École municipale professionnelle Diderot. Le profane même, en parcourant les ateliers où travaillent les élèves de cet établissement, s'aperçoit bien vite à la vue des machines perfectionnées qui sont là, qu'il ne s'agit pas de vulgaires « salles de ceras ».

Bien qu'apprentis, les Diderot, surtout ceux de la 3^e année de présence sont de véritables ouvriers d'art dont les maisons importantes guettent anxieusement la sortie pour se les attacher.

D'ailleurs l'École Diderot qui, entre parenthèses, est la plus ancienne des écoles professionnelles de la ville de Paris, puisque sa création remonte à 1873, est aussi celle qui a le plus de vogue. Chaque année le concours d'admission, qui a lieu du 15 au 30 juin, réunit un nombre de concurrents sept ou huit fois supérieur au nombre des places disponibles. Ainsi cette année 923 candidats sur 953 inscrits ont subi les examens pour essayer d'obtenir l'une des 120 places mises au concours.

A tort ou à raison, la mécanique et l'électricité ont du reste un attrait particulier : dans le monde ouvrier, aux yeux des parents, tout ce qui touche à ces deux branches représente le Pactole. Et lorsqu'ils doivent choisir un métier pour leurs enfants, ils considèrent que seul celui de mécanicien ou celui d'électricien peut être véritablement lucratif. C'est là une des raisons, le nombre des candidats est plus élevé que dans n'importe quelle autre école professionnelle de la Ville de Paris. Les candidats de province viennent subir les examens malgré qu'on exige d'eux, s'ils sont reçus, une annuité de 1.200 francs pour les trois années de cours qui sont gratuites pour les candidats de Paris.

Lors de sa fondation, l'École Diderot s'appelait tout simplement École d'apprentis de la Villette. Ce fut lors de la réalisation du programme Gréard qu'on la baptisa du nom qui permet de la distinguer des autres écoles professionnelles. Comme son nom l'indiquait, l'École d'apprentis avait pour but de former des jeunes gens qui fussent en mesure de rendre des services réels aux patrons qui voulaient consentir à les prendre à leur sortie.

Avec le régime Diderot, le but a changé et l'École s'est donné pour mission de former des ouvriers instruits, habiles et capables d'occuper dès leur sortie de l'École un emploi rémunérateur dans l'industrie.

Les conditions d'admission sont celles de toutes les écoles inspirées par la même idée : les candidats doivent avoir treize ans révolus et dix-sept ans au plus le 30 septembre de l'année du concours. L'examen comporte



Dans l'atelier de forge : élèves à l'enclume.

APPRENDRE LEUR MÉTIER

L'industrie du fer

une dictée, trois problèmes d'arithmétique, une composition de géométrie plane sur les deux premiers livres, une composition de rédaction sur un sujet du programme de l'enseignement primaire et un croquis à main levée. Un concours spécial a lieu le 30 septembre grâce auquel les candidats ayant dix-huit ans au plus le dit jour peuvent être admis directement en seconde année.



Les professions enseignées à l'École Diderot se partagent en deux groupes.

Le premier groupe comprend les métiers se rattachant à la mécanique : forge, tours sur métaux ; ajustage ; instruments de précision ;

électricité ; modèle ; chaudronnerie.

Le second groupe comprend certaines professions concernant le bâtiment, c'est-à-dire la serrurerie, la menuiserie et la plomberie.

La durée de l'apprentissage est de trois ans et un certificat d'apprentissage est délivré aux élèves à la fin de leur troisième année après examen professionnel. Les candidats reçus choisissent leur profession avant leur entrée à l'École, en tenant compte du numéro de classement obtenu par eux au concours d'admission et suivant le nombre de places disponibles.



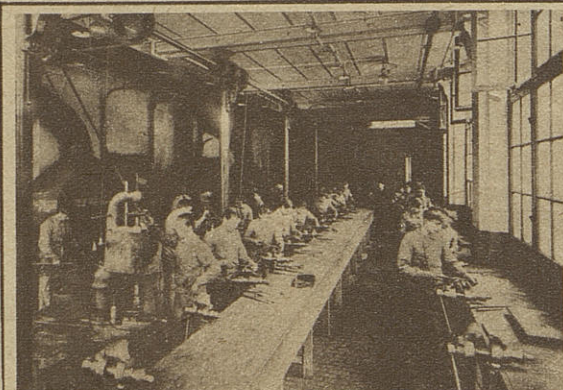
L'enseignement général et théorique pour tous les élèves, il comporte la langue

française, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la géométrie descriptive, la technologie, l'électricité, la mécanique, le dessin d'art industriel, le dessin industriel et du bâtiment, la comptabilité et la législation industrielle. Cet enseignement n'est forcément pas poussé à fond, puisque sur leurs onze heures de présence à l'école, les élèves ont de cinq à six heures d'atelier pour les deux premières années et sept heures pour la troisième ; l'enseignement général et théorique n'est donc donné que le reste du temps duquel il faut encore défalquer le déjeuner, le goûter et les récréations.

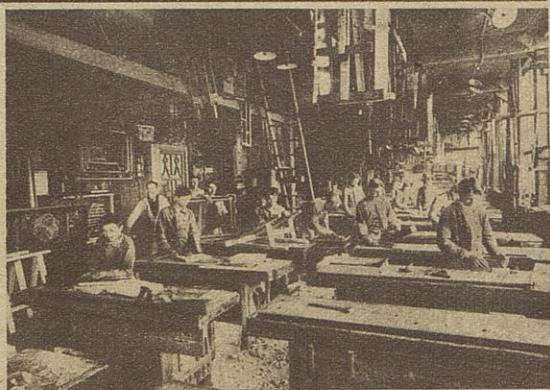
Il faut considérer que le travail manuel, le travail d'usine est la base même de l'enseignement de l'École.

Dès l'entrée de l'École, on peut se rendre compte des résultats obtenus, puisque la superbe grille forgée qui donne sur le boulevard de la Villette est l'ouvrage des élèves eux-mêmes qui ont également entrepris d'entourer d'une magnifique balustrade leur cour d'honneur.

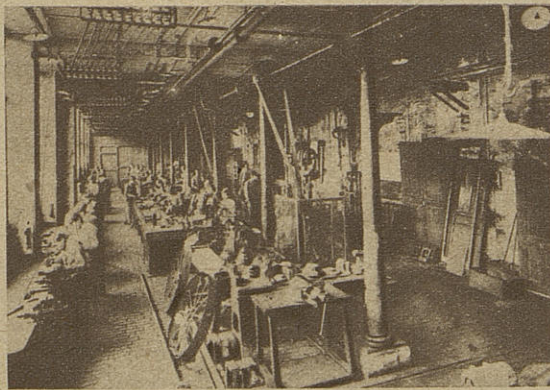
Dans l'atelier des forges des ancres, des étambots de navire sont accrochés à la muraille pour témoigner du savoir professionnel des jeunes gens qui les ont forgés. Dans les autres ateliers des tours, des fraiseuses, des perceuses



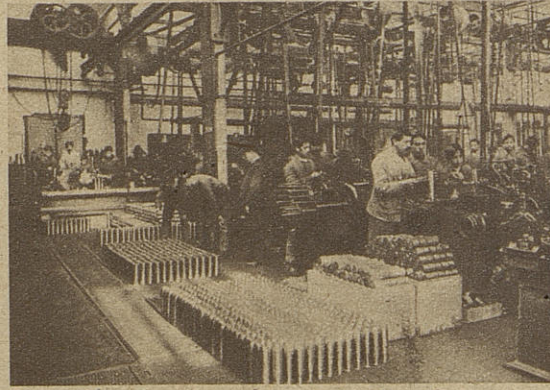
L'atelier de serrurerie.



L'atelier de menuiserie.



L'atelier d'ajustage.



L'atelier des tours pour les obus de 75.



L'entrée de l'École Diderot, 64, boulevard de la Villette (on voit la grille d'entrée forgée par les élèves).

ont été construits de toutes pièces par des élèves, et ces machines fonctionnent absolument comme celles qui leur ont servi de modèles. Elles pourraient fort bien être livrées à l'industrie si on ne jugeait préférable de les conserver pour développer l'enseignement pratique de l'École.



Dans les ateliers de plomberie, qui datent d'une vingtaine d'années, c'est-à-dire de l'époque où l'on a enfin compris la nécessité du tout-à-l'égout pour les immeubles modernes, des canalisations difficilement coudées et cintrées attestent le soin qu'on prend pour que les « plombiers » qui sortent de Diderot n'ignorent rien des principes nécessaires pour la pose des tuyaux en élévation, les emboitements, les collets, les cordons et autres difficultés d'installation du système d'écoulement seul compatible avec l'hygiène et la salubrité publiques.

Passe-t-on dans l'atelier des instruments de précision, on remarque dans les vitrines des télémètres, des balances, des montures de microscopes. Sur plusieurs de ces instruments examinés à l'École des Mines, on n'a relevé que des erreurs de trois à quatre microns !

L'organisation de vastes ateliers magnifiquement installés qui ne datent que de 1913 a permis de donner un développement spécial à l'enseignement de l'électricité : tous les élèves de 3^e année y sont exercés aux travaux pratiques et généraux. Les élèves désireux



La leçon de forge.

de perfectionner leurs connaissances en électricité et de s'y spécialiser peuvent, après concours, être autorisés à faire un stage supplémentaire de six mois. Ils sont alors mis au courant de la pratique des diverses mesures de la construction des machines électriques et de leurs applications. A l'expiration de ce stage ils peuvent obtenir, toujours après examen, le certificat d'études pratiques d'électricité.

En réalité, quand ils quittent l'École, les

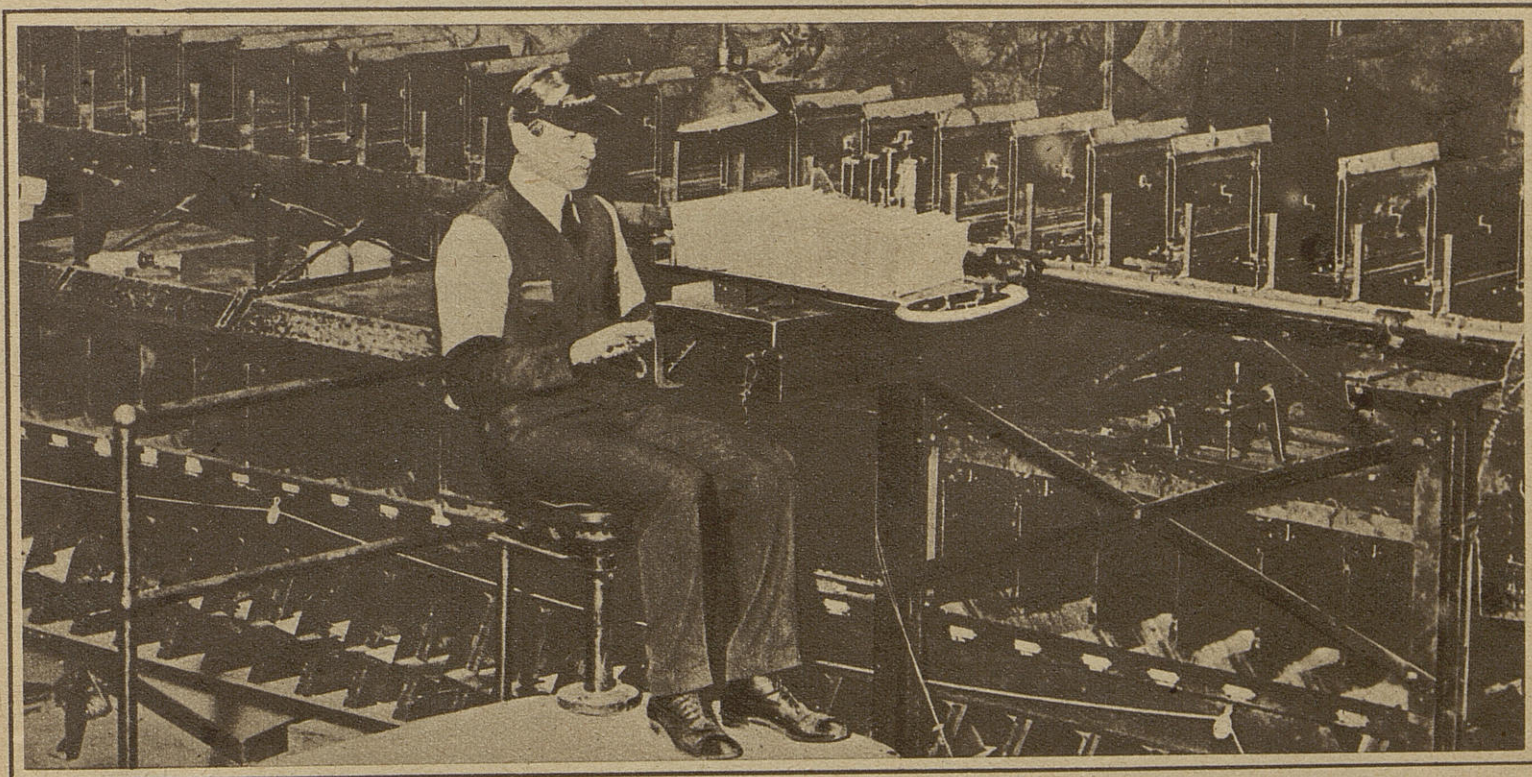
élèves de Diderot sont de véritables ingénieurs sans en avoir le titre. Sur le contingent de chaque promotion, un cinquième constitue un noyau de sujets remarquables : deux cinquièmes comportent ce qu'on peut appeler de bons ouvriers qui ne tardent d'ailleurs pas à passer contremaîtres ; et si les deux autres cinquièmes de la promotion sont considérés comme des sujets médiocres, ils n'en sont pas moins des ouvriers dont l'acquit est de beaucoup supérieur aux ouvriers qui n'ont fait leur apprentissage que dans de simples ateliers.

Pendant la guerre, Diderot a fait son devoir comme toutes les autres écoles professionnelles : 75 de ses anciens élèves sont morts au champ d'honneur et si les pertes n'ont pas été plus grandes, c'est que les anciens « Diderot » étant des spécialistes du fer et de l'acier ont été forcés, parmi les soldats de l'arrière, parmi ceux qui forgeaient sans repos les armes qui finalement devaient donner la victoire aux Alliés.

A l'École même où les cours ne cessèrent pas un seul jour, on travailla pour la Défense nationale : l'atelier des tours sur métaux devint un atelier de tours d'obus de 75 d'où plus de 400 projectiles sortaient chaque jour. Pour des petits apprentis qui d'autre part faisaient d'autres travaux utiles, c'était une belle manière de comprendre son devoir de Français !

HENRY COSSIRA.

UNE " MACHINE A GAGNER DU TEMPS " : LE TRIAGE DES LETTRES A LA MÉCANIQUE



L'Administration des Postes de Chicago vient de mettre en service une des plus curieuses machines que l'ingéniosité américaine ait encore inventée. Assis devant un paquet d'enveloppes, l'employé n'a qu'à presser sur des boutons pour les trier par ville, selon leur destination. Pour simplifier notre explication, transportons la scène en France. La pile contiendra des lettres pour Paris, Bordeaux, Lyon, Marseille, etc. L'opérateur a devant lui un clavier dont les touches portent les noms de ces différentes villes. L'adresse de la première lettre qui se présente indique, par exemple, Angers. Il appuie sur la touche « Angers ». La lettre est aussitôt séparée de la suivante, soulevée, puis saisie par une pince, qui la dépose dans le compartiment marqué « Angers ». La lettre suivante, adressée à Metz ou à Strasbourg, sera traitée de même façon, pour aboutir dans le casier « Metz » ou « Strasbourg ».

Les opérations que nous venons d'indiquer s'exécutent avec la rapidité de l'éclair. De fait, les doigts de l'employé voltigent aussi vite sur le clavier de la *Mail sorting machine* que ceux d'un linotypiste expérimenté, et, à chaque coup frappé sur une touche, une lettre saute de la pile pour gagner son compartiment. L'emploi de cette machine merveilleuse se traduit par une notable économie de main-d'œuvre. Celle que représente notre photographie a huit mètres de longueur, et son clavier compte 90 touches. C'est dire qu'elle ne peut « manipuler » que les lettres destinées à 90 villes principales. Mais les constructeurs en préparent une autre qui sera munie de 296 touches. Ils déclarent même qu'ils pourront appliquer leur invention au triage des colis postaux. Emettons l'espoir que cette notice parviendra à la connaissance de notre Administration des Postes.

J'ai vu...

Les Temps Nouveaux

NOS INDUSTRIELS MANQUENT DE HARDIESSE

« L'industrie a été rendue timide, non seulement par la guerre, mais par le fait que pendant la guerre elle n'a pas du tout exercé son sens commercial ; elle venait au Ministère de l'Armement recevoir ses commandes... »

« Aujourd'hui, il faut lutter à nouveau, non seulement sur le marché intérieur, mais sur le marché du monde. Tous ces industriels que j'avais connus avant la guerre hardis et vaillants, après l'armistice je les ai trouvés timides, plus que timides, peureux. »

LOUCHEUR.

(Chambre des Députés, 14 février 1919.)

LE CULTIVATEUR AMÉRICAIN

Entre l'ouvrier agricole américain et le paysan français, la différence est très sensible. Allez voir passer nos paysans un jour de foire ou de marché aux chevaux. Remarquez l'usure et la déformation du corps, les bras trop longs, les dos voûtés, les poitrines trop rentrées ou les ventres trop sortis. Visitez au contraire une exploitation américaine, vous y trouverez des hommes souples, au corps harmonieusement formé. Pourquoi cette différence? Parce que chez nous, le paysan a passé sa vie à répéter le même geste professionnel. L'un est cassé en deux, parce que depuis cinquante ans il se penche chaque jour pour sarcler sa vigne, l'autre a les bras démesurément longs parce que depuis trente ans il cherche à retenir le poids de la faux en mouvement et qui tend à éloigner les bras du corps.

Le cultivateur américain travaille pour lui-même. Il dirige le travail des machines : la puissante motrice qui retourne le champ, la semeuse qui éparpille le grain, la faucheuse-lienseuse qui rase le blé, la batteuse qui sépare le grain de la paille et livre celle-ci en balles, etc., etc. Plus l'exploitation est grande, plus la ferme est élégante et confortable. Ce n'est plus une ferme, c'est une exposition d'hygiène en pleine campagne. Tout y est rangé, ordonné, nettoyé. Pas une odeur, pas un animal qui vagabonde, pas un brin de fumier.

E. SERVAN.

L'ADOLESCENCE CRIMINELLE

Je viens de relever, pour mes nombreux lecteurs, les chiffres fournis par les affaires mises à l'instruction dans le premier trimestre de 1919. Il y a eu, au parquet de Lyon, 261 individus poursuivis pour vol (flagrants délits non compris) ; sur ce chiffre il y avait 145 mineurs et 116 majeurs. On en trouve 2 de dix ans, 6 de douze ans. Les chiffres les plus élevés sont : quinze ans (18), seize ans (25), dix-sept ans (19) et dix-huit ans (30). C'est donc dix-huit ans qui est actuellement l'âge de fréquence maximum du vol, et en particulier du vol grave, avec effraction, avec escalade, à main armée ; car les vols à la tire ou à l'étalage, passant presque tous aux flagrants délits et non à l'instruction, ne figurent pas dans ce relevé.

Pour le port d'arme prohibée, on trouve 14 mineurs.

L'école, il n'en est plus question. L'enseignement primaire est de plus en plus mal porté chez les jeunes garçons des villes. Et comme nul ne les contraint à s'y rendre, ils préfèrent baguenauder aux étalages, muser aux terrains vagues, organiser dans les arrière-cours d'étranges jeux où ils se déniaient. Mais le goûter trop cher reste dans les vitrines ; le jouet convoité brille à la devanture. Qui combattrait l'instinct? Chapardage : des pommes, deux sous de billes ; jeux innocents. Vienne le camarade bon conseiller : la vieille du cinquième a des sous dans un tiroir ; elle

sort après le déjeuner ; la porte ne ferme pas bien. Premier cambriolage : de tout repos, et si peu grave : quelques décimes, de quoi acheter des gourmandises rares : morue sèche ou hareng saur. Mais la voie est ouverte ; la technique se perfectionne. « Au tas de ferraille, on trouve un presson ». Le plus habile, d'un crochet fait une carouble, d'un fer à friser un ouistiti. Plus une porte désormais n'est inviolable. Voilà le gamin passé maître ; et à douze ans, il cambriole. Sa petite amie a des rubans ; dans trois ans il la soutiendra, et si le client résiste,



DANS LA COUR D'UN GROUPE D'IMMEUBLES, AU N° 212 DE LA RUE SAINT-MAUR, A PARIS, UN MONUMENT VIENT D'ÊTRE ÉLEVÉ PAR LA PIÉTÉ DES LOCATAIRES EN SOUVENIR DE CEUX D'ENTRÉ EUX QUI SONT TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR. SUR 85 LOCATAIRES MOBILISÉS, 25 NE SONT PAS REVENU, LEURS NOMS SONT GRAVÉS SUR LA PLAQUE DONT NOUS DONNONS ICI LA REPRODUCTION.

le raisiné du pante fera des flaque rouges. Et l'enfant, prenant d'un coup ses grades, sera promu Terreur des Brotteaux.

Dr E. LOCARD.

LA BONTÉ DE LA MARCHÉ.

Pendant les vacances, fais de la marche en montagne. On ne sait plus marcher et l'on répugne au moindre effort. C'est cependant, l'exercice idéal. Il aère à fond les poumons, dilate la poitrine au maximum, oxygène le sang et le fait circuler plus pur et plus vil, rend souple, alerte, résistant ; il élève l'âme en même temps que le corps vers les sommets et les libère ; il rapproche de Dieu. Commence par la montagne d'altitude moyenne et d'accès facile, les Vosges, par exemple. Plus tard, si ta santé te le permet, tu pourras te risquer aux Alpes, aux Pyrénées ; ta vigueur s'accroîtra de pair avec l'intensité de tes sensations et tu redescendras meilleur et vivifié, avec une exaltation de l'âme que rien ne pourra plus abattre.

LA LEÇON DU RHIN.

Certaines municipalités, — en particulier, Cologne et Crefeld — se substituant à des banques trop timides, consentent, en certains

cas, des avances aux industriels qui achètent ou louent des terrains. Je lis d'avance la réponse du ministre français si je lui demandais de m'autoriser à effectuer une pareille opération ! La caisse d'épargne municipale peut être autorisée à avancer 50 p. 100 de la valeur du terrain ou des bâtiments ; si cette première avance ne suffit pas, la Ville elle-même peut prêter encore 25 p. 100. Pour le port de Crefeld, les avances ainsi consenties et non encore remboursées représentent environ 1 500 000 marks, garantis par des hypothèques. Application du principe bien connu : qui ne risque rien n'a rien.

HERRIOT. — (L'Œuvre.)

LE BIEN-ÊTRE ET LE CONFORT PENDANT LE TRAVAIL.

Nous marchons à grands pas vers la disparition de la petite industrie, du petit commerce, de la petite agriculture. L'artisan indépendant d'autrefois, le négociant libre de jadis, le paysan du bon vieux temps deviennent respectivement l'ouvrier d'usine, l'employé de magasin, le cultivateur d'aujourd'hui.

Cette transformation constitue-t-elle un progrès? Les intéressés ont-ils gagné au change?

Non, évidemment, si en prononçant les mots ouvriers d'usine, employés de magasins et ouvriers agricoles vous évoquez les images de ceux que vous êtes accoutumé à voir en France — où les premiers sont mal vêtus, les seconds mal nourris, les troisièmes à l'écart de la civilisation et où tous trois vivent pendant leur travail et le plus souvent après, dans des conditions d'hygiène et de confort nettement insuffisantes.

Mais, basez-vous plutôt sur ce qui se passe en Amérique.

Dr N. (Demain.)

LE DOMESTIQUE

C'est une condition profondément injuste que la condition de domesticité. A y bien réfléchir, il est insensé qu'un être humain puisse s'astreindre au service personnel d'un autre être humain, subordonner complètement sa vie aux besoins, aux caprices d'une autre existence.

Le maître ou la maîtresse qui pense sainement ne commandera qu'avec une certaine timidité, ne pouvant jamais s'affranchir tout à fait de gêne vis-à-vis du ou des domestiques dont il absorbe l'activité pour augmenter son confort.

Encore une génération, et il n'y aura plus de domestiques, il sera devenu impossible d'en trouver. Déjà un certain mépris s'attache à celui qui devient volontairement ordonnance de son officier et au larbin en général.

(Progrès Civique.)

LA BOURSE

Le marché est aussi bien achalandé qu'aux précédentes séances ; des réalisations ont eu lieu qui n'ont pas affecté les cours ; les ordres d'achats sont nombreux.

Nos rentes se représentent sans grand changement ; l'extérieure bénéficiant de la hausse du change est en avance de plusieurs points ; l'Égypte unifiée, le Turc 5 p. 100 1914, les rentes russes sont en progrès.

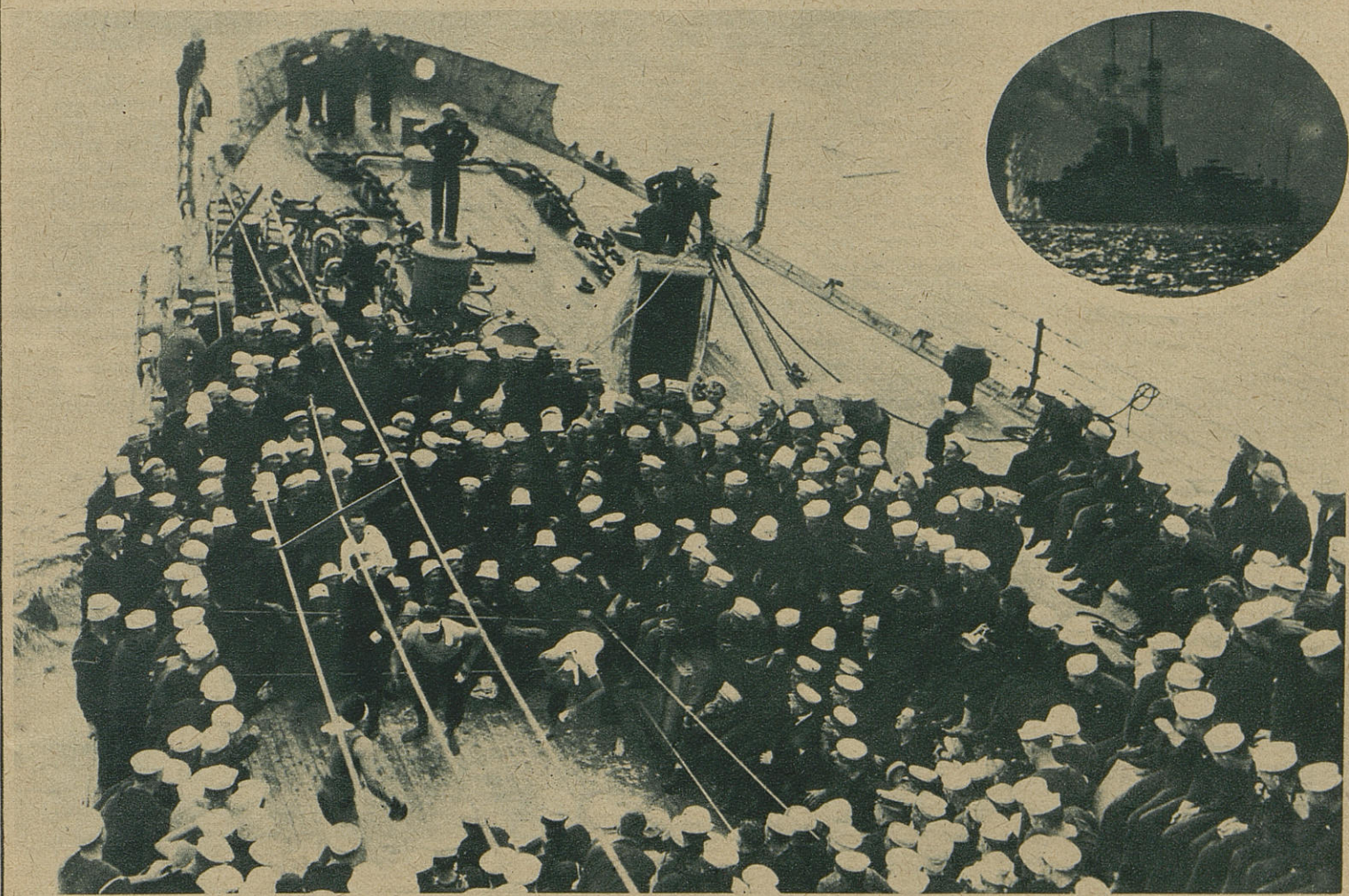
Les autres groupes sont animés ; les valeurs de navigation et de constructions maritimes sont bien impressionnées par les projets du gouvernement relatifs à la reconstitution de notre flotte.

En coulisse les diamants, les pétroles, les caoutchoucs sont toujours demandés.

Une ombre au tableau, c'est la hausse des changes. La livre sterling dépasse le cours de 34 inconnu jusqu'ici ; le dollar vaut de 7,64 à 7,90, la peseta de 1,38 1/4 à 1,40 1/4.

G. LAVAINE.

J'ai vu.



A BORD DES BATEAUX AMÉRICAINS QUI RAMÈNENT LES TROUPES

Tous les jours nos alliés s'en vont et il se confirme qu'en septembre il ne restera plus guère en France — l'armée d'occupation exceptée — qu'un contingent de 7 000 hommes. Voici, en haut de la page, l'une de ces puissantes unités de la marine de guerre qui fait un charbonnage en pleine mer. En bas, pour se distraire de la mono-

tonie de la vie de bord, les marins ont organisé sur le pont un divertissement improvisé, un combat de boxe à quatre où les adversaires ont les yeux bandés et cognent comme des sourds, ou plutôt des aveugles, à la grande joie de l'assistance. Dans le médaillon, un guetteur surveille l'horizon, en bas un dreadnought naviguant de nuit.



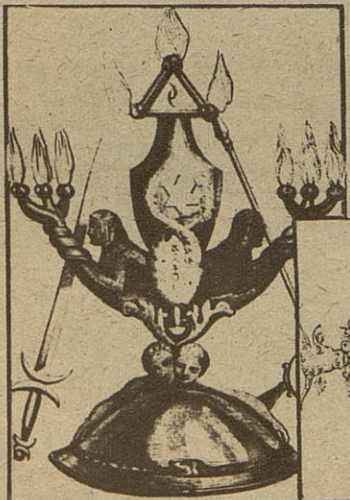
UN COURS D'ALCHIMIE AU MOYEN AGE.

ILS firent une statuette de cire et la placèrent en contact avec le fantôme ; la statuette s'imbibait, si l'on peut dire, de sensibilité, au point que toute action exercée sur elle était perçue par le corps jusqu'au point d'y laisser des traces. Un coup d'épingle au bras de la statuette apparaissait en égratignure sur le bras du sujet toujours endormi. Ces expériences sages étaient déjà probantes, mais il en fut fait fortuitement de plus probantes encore. Un secrétaire de M. Hector Durville ayant oublié la statuette sensibilisée dans une pièce très froide, le sujet, qui cependant n'avait pas quitté le coin de son feu, souffrit étrangement du froid et de ses conséquences ; il ne se réchauffa qu'au moment où l'oublieux secrétaire mit la statuette dans sa poche pour la rapporter à son professeur.

Un fait du même ordre se produisit chez le colonel de Rochas ; un élève curieux piqua profondément de son couteau la statuette de cire ; le sujet roula sur le sol, poussant des cris lamentables, saignant à la place de la blessure ; et on eut grand-peine à le remettre en bon état.

On le voit, il n'y a rien de moins médiéval que ces expériences qui ont été répétées par tous ceux qui se sont sérieusement occupés de sciences occultes, mais qui demandent à être faites avec une extrême prudence, car elles présentent de graves dangers. On a vu que le sujet de l'envoûtement pouvait très gravement souffrir. Mais l'auteur de cette mauvaise action n'a pas sujet d'être tranquille. Si la victime est prévenue et que le maléfice soit conjuré, c'est le sorcier qui en pâtit. Si on trouve la statuette et qu'en ayant retiré ce qui établit le rapport de la poupée et de la victime, on la détruit par le feu, c'est le sorcier qui en éprouve le contrecoup. C'est ce que l'on

(1) Le commencement de cet article que nous publions à titre de simple curiosité a paru dans le n° 214.



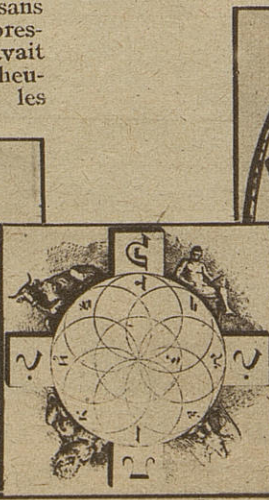
Instrument magique : la lampe, la baguette, l'épée et la serpe.



LA COURONNE DES MAGES ET SES ATTRIBUTS



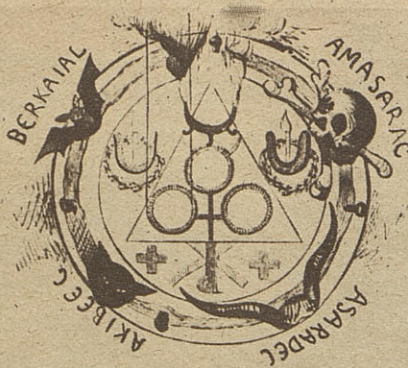
Le magnétisme, qu'on définit le pouvoir d'agir sur les autres, par le maniement d'un fluide particulier.



SYMBOLISME DE LA ROSE-CROIX.



Le grand symbole de Salomon : on y reconnaît les insignes maçonniques.



LE CERCLE GÖTTIQUE DES ÉVOCATIONS NOIRES ET DES PACTES.

Une histoire d'envoûtement (1)



VERCINGÉTORIX ET LA DRUIDESSE.

nomme « choc en retour ». Ce phénomène a été contrôlé plusieurs fois dans des enquêtes judiciaires. En voici deux exemples typiques. En 1687, un berger normand du nom de Hocque se trouvait dans les prisons du Grand-Châtelet sous inculpation de destruction de troupeaux par un procédé magique. Les preuves étaient faibles et le rusé normand avait demandé d'être jugé par le roi. Suivant la coutume encore en usage dans les prisons (elle n'est pas meilleure pour cela) on mit auprès de Hocque un détenu chargé de se lier avec lui et de lui arracher des aveux. Cet individu se nommait Béatrix. Il grisa Hocque en un tour de main et lui fit avouer qu'il avait très réellement fait une « charge » (envoûtement où la figure de cire est remplacée par un crapaud) et que la matière de l'envoûtement était en un tel pré où les moutons passaient quotidiennement ; ceux qui passaient sur la statuette étaient maléficiés et ne tardaient pas à mourir. Hocque avait fait cela pour se venger d'un patron qui l'avait renvoyé. Mais, un autre berger du nom de Bras-de-fer pouvait aller chercher la vilaine bête enterrée et, la faisant brûler avec certaines cérémonies, il pourrait délivrer le troupeau. Béatrix alla prévenir les autorités. Hocque, se souvenant vaguement de ses aveux, essaya de tuer son nouvel ami ; mais on intervint à temps pour le lui arracher des mains, assez mal en point. Bras-de-fer, ne sachant pas qu'il pouvait nuire à un confrère, accompagna les rites de délivrance. Hocque mourut à l'heure même « dans d'étranges convulsions », dit le chroniqueur.

L'autre fait se produisit dans le presbytère de Cideville (Eure). Le curé de Cideville avait réprimandé un nommé Thorel qui passait pour sorcier. Celui-ci résolut de se venger, et comme le curé avait quelques pensionnaires pour grossir son maigre casuel, ce fut à ces pensionnaires qu'il s'en prit. L'un d'eux se sentait tout d'un coup vigoureusement souffleté, sans que personne fût autour de lui ; dans le presbytère, les objets volaient dans l'air ; on avait grand-peur et il y avait de quoi. Le malheureux curé fit appel à tout le monde ; les

châtelains du pays, les médecins, les prêtres visitaient la maison hantée ; rien n'y faisait rien. Enfin un vicaire, qui avait eu la curiosité de lire des ouvrages de magie, se rappela que les formations fluidiques sont sensibles aux pointes. On en planta vivement dans les endroits où les bruits se produisaient. A un moment donné une grande étincelle se produisit, on entendit des plaintes douloureuses et une voix qui demandait pardon. Le curé pardonna sous condition que le coupable viendrait le lendemain de sa personne s'excuser auprès de l'enfant qui avait été sa principale victime. Ce fut promis et fait. Le lendemain, Thorel, la figure en sang, venait implorer son pardon. Mais il tenta de s'approcher du curé. Celui-ci, redoutant quelque nouvelle diablerie, tenta de le tenir à distance ; et, n'y réussissant point, il le frappa de son bâton.

Thorel, en bon normand, porta plainte, demanda des dommages-intérêts, pensant que personne ne se dérangerait pour porter assistance au pauvre curé. Mais ses calculs furent déçus ; tout le pays témoigna contre lui et il fut débouté. La procédure de cette affaire qui, nous le répétons, fit énormément de bruit, fait foi des agissements magiques de Thorel et des blessures à lui causées par les pointes plantées dans le mur du presbytère. C'est qu'il avait dissocié son corps fluidique pour produire les phénomènes effrayants qui terrifiaient le curé et ses pensionnaires. Ces faits se passaient en 1851.

Reste à se prémunir contre les envoûtements. Le mieux est de créer en soi une volonté forte, capable de renvoyer à ceux qui nous envoûtent le choc de leur mauvaise action. On peut agir également par les exorcismes et les prières. Et ceci encore est une preuve de la réalité des faits.

ANNE OSMONT.

Les Vedettes

du Cinéma.

Le temps est loin où, pour des cachets misérables, d'infimes figurants du Châtelet ou de l'Ambigu venaient se livrer à d'attristantes acrobaties devant le petit moulin à images du cinématographe, sous la direction de metteurs en scène à accroche-cœur qui répondaient aux noms d'Alfred, de Ferdinand ou de Marius et avaient fait toutes leurs études sur les boulevards extérieurs ou autres lieux de même sorte.

Maintenant, le cinématographe est devenu, en dépit du mépris de certains attardés, un art important, un art populaire entre tous. Il fait vivre une population quasiment innombrable d'artistes, de machinistes, de décorateurs, d'écrivains, d'employés, d'ouvriers et d'ouvrières, de metteurs en scène, de photographes, etc., etc., depuis ceux qui fabriquent le film vierge ou les appareils de prise de vues et de projections, jusqu'aux ouvriers des salles d'exploitation et aux imprimeries où se tiennent les journaux luxueux que nécessite cette industrie naissante.

Il ne peut même plus se contenter des artistes de théâtre qu'il a employés à jouer ses scénarios depuis les premiers beaux jours de son épanouissement. Il lui faudra désormais et

de plus en plus des artistes spécialisés dans le jeu cinématographique, lequel diffère complètement du jeu de théâtre. Derrière la rampe, aidé par le dialogue qui expose et éclaire constamment la situation, l'artiste doit tenir compte de l'optique spéciale de la scène. En conséquence, de même qu'il enfle sa voix, il exagère ses gestes, auxquels, d'ailleurs, il n'attache qu'une importance secondaire. Si le ton est bon, un mouvement faux ne se remarque qu'à peine. Cela va fort bien pour le théâtre, mais ces habitudes prises deviennent une seconde nature et, lorsqu'il s'agit de jouer, pour l'écran, l'acteur a le plus grand mal à s'en affranchir, si toutefois il y parvient. Or, il arrive bien souvent que ce qui constitue une qualité au théâtre soit un grave défaut au cinématographe.

Le ciné, comme on dit, ne vit que la vérité stricte et très sobre en ce qui concerne le jeu. La photographie est impitoyable.

La plus légère exagération de geste, une atténuation trop voulue sautent aux yeux du spectateur et même, s'il ne sait lui-même analyser ses sensations, l'indisposent, le gênent, gâtent son plaisir et font tort au film représenté. Un exemple fera mieux comprendre.



En haut : *Charlot, le roi du cinéma, aux trouvailles géniales, au jeu d'une finesse, d'une psychologie et d'une drôlerie vraiment inimitables.* Au-dessous : *Louise Loveley, d'une grâce lumineuse.* A gauche et à droite : *Fannie Ward et Pearl White dont des millions de spectateurs ont admiré le grand talent et la radieuse beauté.*



ce que nous voulons dire. Pourquoi les batailles et les luttes entre les personnages de la fiction sont-elles tant émouvantes, empoignantes même, dans les films américains et assez ridicules dans ceux de chez nous et des autres pays? Tout simplement parce que les artistes américains *marchent* à fond et cognent comme des sourds, de toute leur vigueur et de toute leur énergie, en évitant, bien entendu, de frapper au visage ou aux endroits particulièrement sensibles. Une fois le combat bien réglé dans son déroulement et dans ses résultats, par le metteur en scène, ces gens-là *se battent* réellement, et les coups portent. Aussi le public suit-il ce brutal conflit de toute son attention passionnée parce que l'impression de vérité est intense, l'illusion complète.

❖ ❖ ❖

En France, au contraire, on entend être courtois; on retient les coups, au lieu de les porter, de peur de faire mal au camarade, et cela se voit comme le nez au milieu du visage. Les spectateurs se figurent assister au jeu de deux messieurs qui s'époussèteraient complaisamment. C'est grotesque et telle situation bien amenée en perd toute sa force tragique, car on sourit. Le ciné veut être vrai dans ses apparences; peu importe, après cela, que la table, en elle-même, soit plus ou moins vraisemblable; cela va si vite! Mais l'on peut être assuré que les camarades de Pearl White ont plus d'une fois durement senti le poids des petits poings de la jolie artiste qui se bat avec toute l'énergie d'un homme, et l'écrivain aime mieux être devant sa table à vous parler de ces choses qu'au *studio*, aux prises avec Douglas Fairbanks dans quelque râlée ana-



SÉVERIN-MARS, le maître de l'écran français, le héros de « J'accuse ».

à l'écran, ou qu'il leur faut renoncer à la scène pour se consacrer exclusivement au studio, ou bien dire adieu aux lampes à mercure pour se contenter des feux de la rampe. Grandes et petites firmes, de l'autre côté de l'Océan ont, désormais, leurs troupes engagées à l'année et constamment entraînées en vue des « performances » cinématographiques.

❖ ❖ ❖

De même, les metteurs en scène sont des spécialistes du cinématographe, vierges de toute déformation théâtrale, de même ceux qui, de leurs propres idées ou de celles d'auteurs connus, font les scénarios qu'on *tournera*. Tous ces chercheurs et ces travailleurs n'ont en tête qu'une idée: le cinématographe, et ne vont pas chercher plus loin. Aussi voit-on les résultats que cette collaboration et cette bonne organisation ont pu donner. Ce que font les Américains est incontestablement très supérieur, comme composition, comme mise en scène et comme jeu à tout ce que font pour l'écran les autres nations, si parfois les sujets et leurs développements sont un peu trop naïfs. Et pourtant, c'est en France qu'a été inventé le ciné et qu'ont été jouées les premières petites comédies cinématographiques. Celui qui écrit ces lignes en sait quelque chose, puisque c'est lui qui eut l'idée, il y a treize ans de cela, d'essayer d'améliorer et d'élever un peu les pauvres bouffonneries et les drames sauvages qui alimentaient alors les premiers cinémas. Il écrivit des scénarios encore très simples, mais déjà composés à la façon d'une pièce et qu'il mit en scène chez Pathé frères. On a fait du chemin depuis.

(A suivre.)

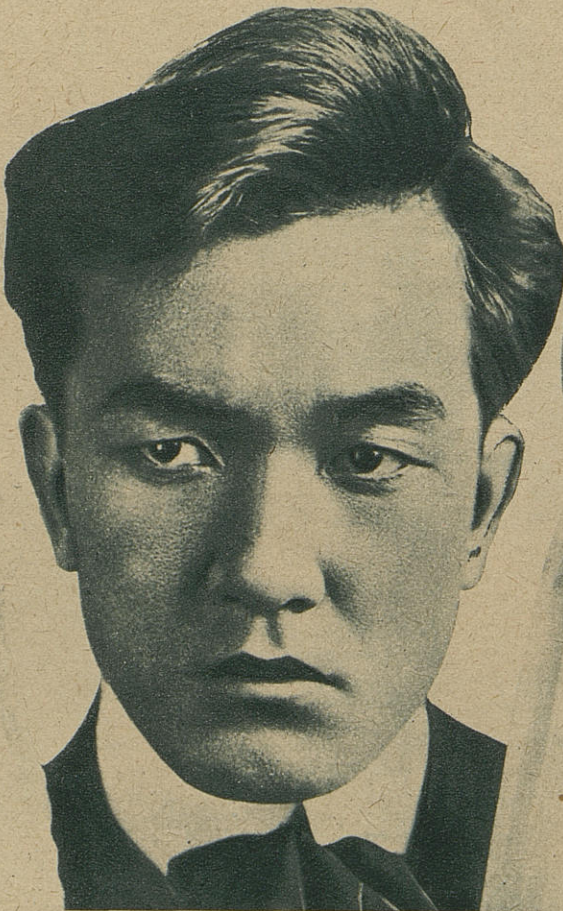
CHARLES TORQUET.

logue à celles du *Timide* ou de ce chef-d'œuvre du cinéma, *Une aventure à New-York*. Si le scénario dispose qu'une femme est brutalisée, il n'y a pas d'autre moyen de le rendre que de brutaliser l'actrice qui joue le rôle. Tant pis si elle attrape des bleus. C'est pour la gloire du ciné!

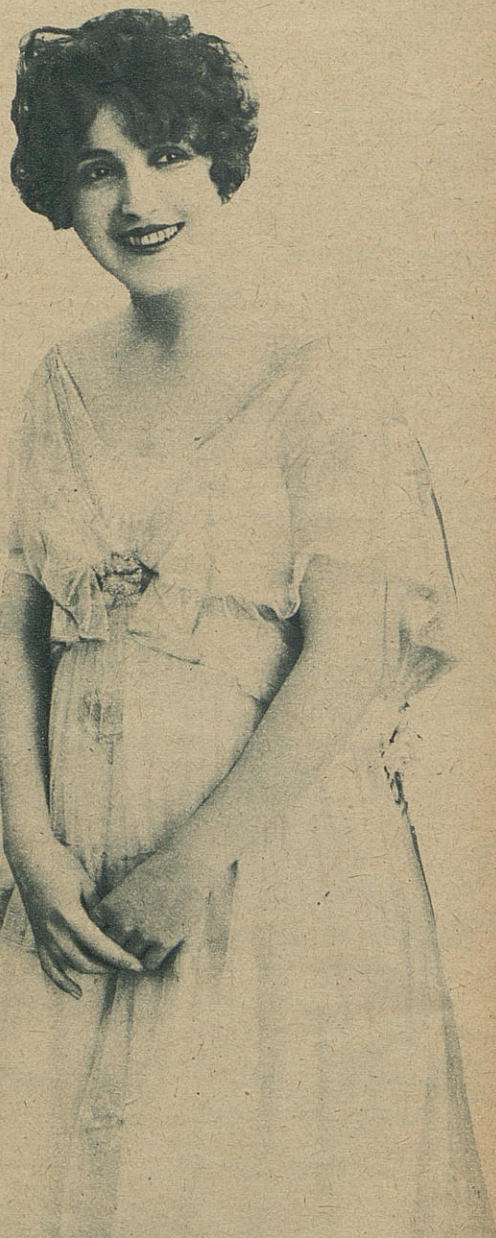
Aussi, les Américains ont-ils vite compris que les acteurs de théâtre ne conviennent pas



MAHEL NORMAND, excelle dans le rôle de coquette.



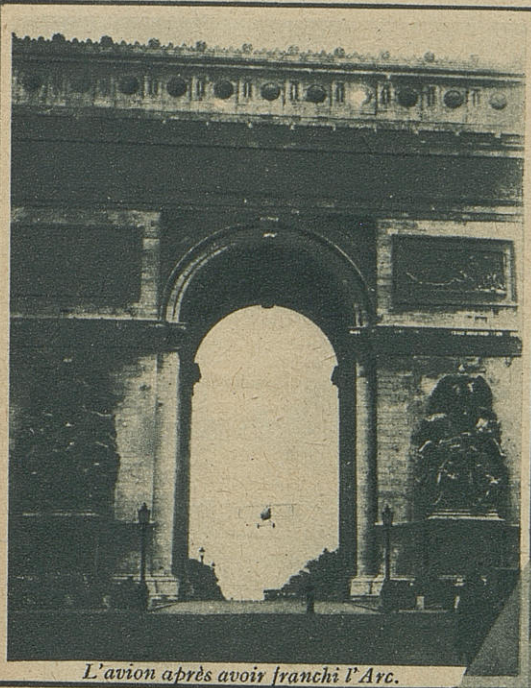
SENUE HAVA RAWA, dont le visage sait exprimer toutes les émotions.



MARISE DAUWRAY, la si parfaite interprète de « J'accuse ».

J'ai vu.

EN PLEIN VOL,
UN AVIATEUR



L'avion après avoir franchi l'Arc.

PASSE SOUS L'ARC
DE TRIOMPHE



L'avion au moment précis où il est sous les voûtes.



Navarre mort en s'enivrant à la folle prouesse.

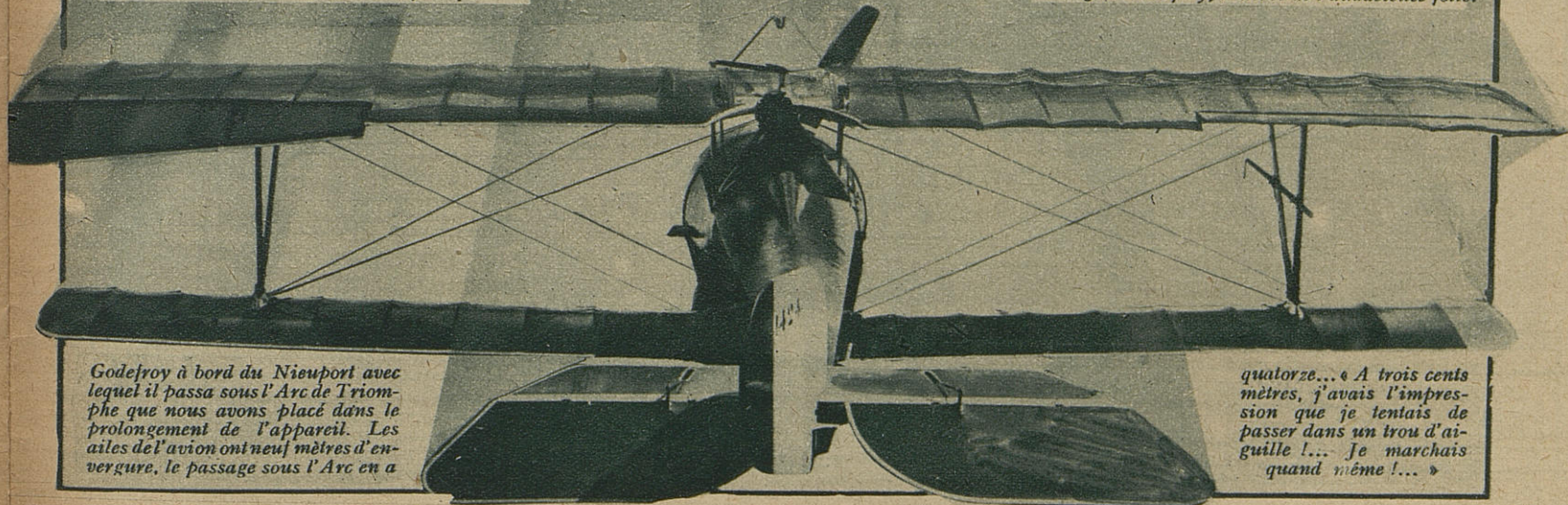
Ce téméraire exploit qui avait tenté Navarre, mort en s'y préparant, a été accompli par le sergent Godefroy le jeudi 7 août. Le pilote avait 99 chances sur 100 de se tuer sur les murs de pierre du monument. Il a eu le bonheur de saisir — au vol — la centième ! Au fond, la question se résumait en une expérience follement aventureuse de sang-froid et de précision : il s'agissait pour Godefroy d'ajuster les neuf mètres d'envergure de son appareil — un bébé Nieuport — dans l'étroit couloir de l'Arc qui mesure 14 m. 62 et il marchait à 150 kilomètres à l'heure, un bolide ! On conviendra que c'était folie. Mais elle est tellement dans la tradition de cette héroïque cinquième arme. « Les avions, le jour du défilé de la Victoire, sont restés aux hangars, dit Godefroy. On avait même interdit aux aviateurs de prendre part à la Grande Fête. J'ai voulu réparer cet oubli... »



Le sergent Godefroy, le héros de l'audacieuse folie.

Godefroy à bord du Nieuport avec lequel il passa sous l'Arc de Triomphe que nous avons placé dans le prolongement de l'appareil. Les ailes de l'avion ont neuf mètres d'envergure, le passage sous l'Arc en a

quatorze... « A trois cents mètres, j'avais l'impression que je tentais de passer dans un trou d'aiguille !... Je marchais quand même !... »



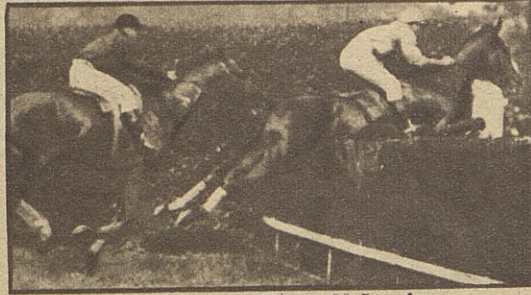
FAITS ET GESTES DE LA SEMAINE



Budapest, au pouvoir de l'armée roumaine.



Notre distingué collaborateur Léo Larguier, poète inspiré et romancier au talent original, robuste et fin reçoit la Légion d'honneur.



Un saut de haie: Thislo à M. Langham.



Un service en plein air à Cologne.



Patrouille d'Américains contre noirs à Washington



Ceux que les mercantis n'auront pas: Fiquet et Lecastle.



Les instituteurs lorrains, délégués par M. Mirman, visitent Paris.



Au mariage de La Morlais-Coynard.

DES COMPLETS SORTABLES A 95 FRANCS!

Les " pompiers " au travail.

L'atelier de coupe.

L'essayage du complet à 95 francs.

Le choix de l'étoffe.

95 francs! Jadis, c'était là le prix normal pour l'ouvrier ou le petit employé qui « s'endimanchait ». Aujourd'hui, c'est presque un miracle et il faut féliciter la chambre syndicale des confectionneurs de vêtements qui a réalisé ce tour de force. Abrami, tailleur improvisé, avait sans doute fait à meilleur compte, mais grands dieux! quelles nippes! Tandis que le complet dont nous parlons ici est propre, décent et bien coupé. Et c'est pour cela, parce que nous sommes convaincus de leur rendre service, que nous le signalons à nos lecteurs.

LÉO LARGUIER

LES HEURES DÉCHIRÉES

NOTES DU FRONT

Illustrations de R. DILIGENT

Pages d'un soldat, d'un poète, d'un imagier, où sont inscrites, d'une plume de maître, des visions de guerre tantôt très tristes, tantôt réconfortantes, toujours admirables.

Un vol. in-16 (5^e mille). . . Net 4 fr. 50

L'ABDICATION DE RIS-ORANGIS

Illustrations de GERDA WEGENER

Ce sont, délicieusement contées, les aventures d'un mercanti enrichi, qui se lance dans le monde où il reçoit de cruelles leçons et qui, assagi, renonce à trôner et s'en va, tout bonnement, planter ses choux en banlieue parisienne.

Un vol. in-16 (5^e mille). . . Net 4 fr. 50

POUR PARAÎTRE
PROCHAINEMENT

FRANÇOIS PAIN, GENDARME

POUR PARAÎTRE
PROCHAINEMENT

Pour paraître Prochainement :

HISTOIRES MONTMARTROISES

RACONTÉES PAR DIX MONTMARTROIS

QUARANTE ET UNE GRAVURES
DIX PORTRAITS-CHARGE

Un vol. in-16 Net 4 fr. 50

THÉÂTRE DE FRANCE

RIVOLI

VITRAIL

JEAN BART ou LE BON CORSAIRE

par RENÉ FAUCHOIS

Un vol. in-16 Net 4 fr. 50

CAMI

LE FILS DES TROIS MOUSQUETAIRES

ROMAN COMIQUE DE CAPE ET D'ÉPÉE

ILLUSTRATIONS DE L'AUTEUR

Un vol. in-16 2 fr. 50

PROCHAINEMENT :

WILLIAM LE QUEUX

PROCHAINEMENT :

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

DE

RASPOUTINE, LE MOINE SCÉLÉRAT

Pièces secrètes recueillies par le service de contre-espionnage anglais

Traduction de LUCIEN TREMLETT

Un vol. in-16 Net 4 fr. 50

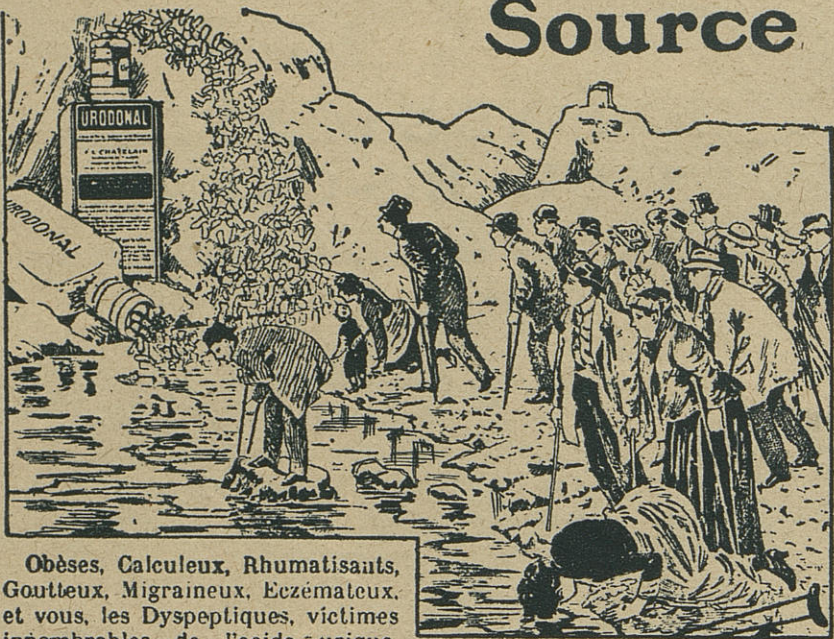
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

J'ai vu.



URODONAL

Source de Jeunesse



L'OPINION MEDICALE :

« Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur, qu'est l'Urodonal. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires des parois digestives qu'il alourdit, comme des tuniques vasculaires artérielles, qu'il incruste; du derme, qu'il empâte, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux, qu'il imprègne... D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du lavage de l'organisme qui, lui seul, résume et concrétise tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est fâcheux; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur. »

D. BETTOUX,

de la Faculté de Médecine de Montpellier.

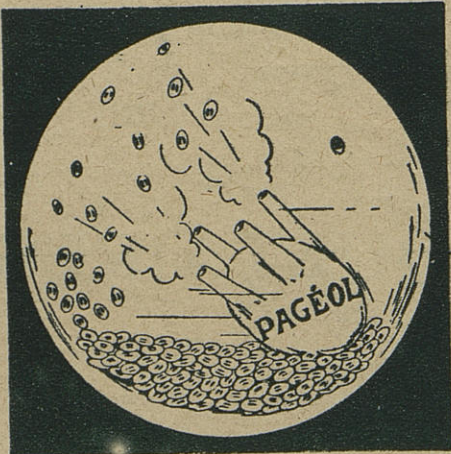
Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — Le flacon, franco, 8 fr.; les trois, franco, 23 fr. 25. — Envoi sur le front.

Obèses, Calculeux, Rhumatisants, Goutteux, Migraineux, Eczémateux, et vous, les Dyspeptiques, victimes innombrables de l'acide urique.

prenez courage : l'URODONAL dissout l'acide urique comme l'eau chaude dissout le sucre et l'élimine à votre insu même. Jetez donc au loin cannes et béquilles et redressez-vous comme aux beaux jours de la jeunesse. Grâce à l'Urodonal, vous pourrez même user et abuser de l'alimentation carnée comme de tout ce qui peut flatter votre estomac de gourmet. Devant l'Urodonal, le salicylate, le colchique, les iodures, qui faisaient payer si cher un soulagement momentané, fuient en déroute. Grâce à l'Urodonal, l'obèse devient svelte, l'impotent prend goût à la vie, la mondaine, dont il a épuré le sang, retrouve et conserve à jamais la fraîcheur et le velouté de son teint.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Guérit vite et radicalement.

Supprime les douleurs de la miction.

Évite toute complication.

Communication à l'Académie de Médecine du 3 décembre 1912

Le PAGÉOL mitraille les gonocoques, hôtes indésirables des voies urinaires.

L'OPINION MEDICALE :

J'ai conseillé le Pagéol à un malade souffrant depuis quelques années de prostatite avec douleur de la vessie et de l'urètre postérieur, résultats d'une ancienne blennorrhagie, et, après deux mois de cure, il se sentit complètement guéri.

Dr CAMILLE IMPELLONI, Médecin-Chirurgien à Lauria (Italie).

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et ttes ph. La demi-boîte, 6 fr. 60 la grande boîte, 11 fr.

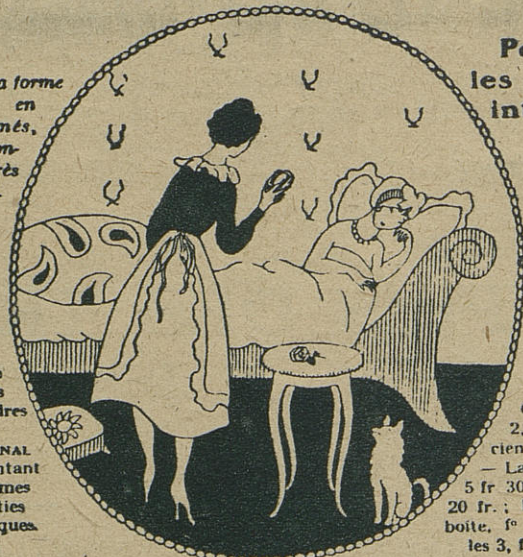
VAMIANINE: Avarie, Maladies de la Peau
Nouveau produit scientifique Le flacon 11 fr

GYRALDOSE

Pour les soins intimes

Exigez la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.

Préparée dans les laboratoires de l'URODONAL et présentant les mêmes garanties scientifiques.



Prenez à l'Etabliss^{mt} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. — La boîte, 5 fr. 30, les 4, 20 fr.; la grande boîte, 7 fr. 20; les 3, 20 fr.

— Que Madame se console. Avec cette boîte de Gyraldose ses malaises seront vite dissipés.

L'OPINION MEDICALE :

Nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire l'urétrite, la métrite, la salpingite, et en toutes les circonstances lorsque le médecin voudra faire l'asepsie complète, il devra se rappeler l'adage bien connu « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime »

Dr Henri RAJAT, Docteur en sciences de l'Université de Lyon, Chef du Laboratoire des Hôpitaux civils, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy